



HAL
open science

Ta belle-mère sur le canapé

Fanny Joseph

► **To cite this version:**

Fanny Joseph. Ta belle-mère sur le canapé. Architecture, aménagement de l'espace. 2022. dumas-03855196

HAL Id: dumas-03855196

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03855196>

Submitted on 16 Nov 2022

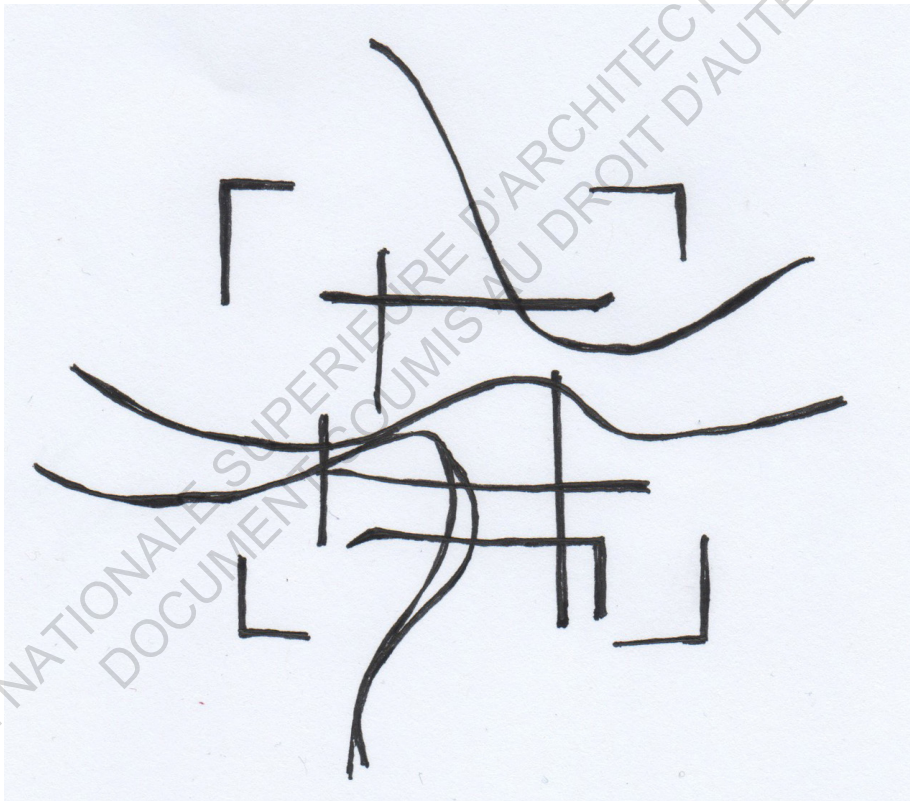
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

TA BELLE-MÈRE SUR LE CANAPÉ



Fanny Joseph
Mémoire de Master
- Août 2022 -

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

À mon père,

Elle fut la clef de nos 22 ans de cohabitation,
s'il ne devait te rester qu'un seul souvenir,
j'aime à croire que sera elle : la musique.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Remerciements

Je tiens à remercier chaleureusement mes camarades de promotion, Claire, Frédéric, Laurence, Manuella, Xanti, Dimitri, Yassine, Manon, Raphaël, Fabien, Philippe, Florent, Ronan, Brieuc, Axel, Mathieu, Pierre-François, Océane, Marcel et François.

Je les remercie pour l'entraide, les encouragements et la bonne humeur. C'est une aventure vertigineuse que nous avons entreprise à l'ENSA et le parcours aurait pu être bien plus difficile sans leur soutien. Si le succès est au rendez-vous, ils y auront contribué pour une large part.

Je remercie Bénédicte Colas-Bouyx et Danielle Laouenan de la bibliothèque.

Je remercie Maman, Mona, Champika, Corine, Méline, Isabelle, Monique et Caroline d'avoir pris le temps de répondre à mes questions.

Et enfin, je remercie Marie-Paule Halgand pour nos riches conversations.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

SOMMAIRE

CHAPITRE 1

La famille nucléaire en son espace	13
1. Invention de la domesticité	15
2. La femme au foyer et l'enfant roi	21
3. La maison, tout un symbole.	30

CHAPITRE 2

Les nouvelles formes de familles	37
1. Le refonte de la famille	38
2. Des défis à relever	48
3. Grandir - Apprendre	57

CHAPITRE 3

Les nouvelles formes d'habitat	61
1. Des attentes et des idées	62
2. Et l'architecture dans tout ça ?	73

Bibliographie	89
---------------	----

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

INTRODUCTION

Les récentes révélations sur les conditions de vie des personnes âgées dans les EHPAD¹ montrent à quel point notre société peine à trouver un statut à ses anciens.

Secrets de polichinelle, ces scandales questionnent la place des seniors dans la société : l'espace public et dans l'espace des familles : le foyer.

Mis à l'écart des familles nucléaires qu'ils ont eux-mêmes élevées, les seniors sont souvent relégués dans des tiers lieux, les maisons de retraite ou petits appartements, hétérotopies repliées de fait sur elles-mêmes, donc mal connues, mal maîtrisées et mal contrôlées.

¹ En janvier 2022, le journaliste Victor Castenet publie *Les Fossoyeurs : Révélations sur le système qui maltraite nos aînés* aux Editions Fayard, résultat d'une enquête sur le fonctionnement du groupe Orpéa, spécialisé dans le soin et l'hébergement des personnes âgées dont les objectifs «hyper-lucratifs» se font au détriment de leurs résidents, conduisant à des faits de négligence voire de maltraitance.

Enfin mise au pied du mur par les différentes enquêtes pointant du doigt le traitement réservé aux aînés, il est temps pour notre société d'amorcer le chantier de l'habitat de ses parents.

Les bouleversements sociologiques observés depuis le début de ce siècle, combinés aux contraintes économiques et écologiques redéfinissent les besoins en matière d'habitat. Il est l'heure, à la faveur d'une réflexion nécessaire sur les espaces habités, de faire une place à nos aînés.

la cohabitation intergénérationnelle peut faire partie de la solution mais qui voudrait de sa belle-mère sur le canapé ?

Pour comprendre pourquoi la cohabitation avec ses ascendants ne semble pas aller de soi, il faut retracer l'histoire de la famille nucléaire et de son espace. Quels ont été les leviers nécessaires à la fabrique de la domesticité cantonnant la femme à son foyer et reléguant au passage les grands-parents à des espaces tiers ? Pourquoi la maison familiale a été créée et dans quelle mesure cette maison contraint les possibles ?

Aujourd'hui, les contours de la famille sont plus flous. Sous l'effet du vieillissement de la population d'une part - il n'est plus rare que 4 générations coexistent pendant un certain nombre d'années, et d'unions plus courtes et protéiformes d'autre part, l'adage « on ne choisit pas sa famille » tend à disparaître au profit de la famille de cœur, de la famille élargie, de la famille choisie.

Ces nouvelles formes de famille sont en recherche de nouvelles formes d'habitat. Sans que nécessité ne fasse loi, ces familles intégreront-elles les grands-parents dans leurs foyers ? Comment les familles peuvent-elles s'organiser socialement et que doit mettre l'architecte en œuvre pour créer des possibles ?

Moi-même impliquée dans un projet de cohabitation, j'ai interrogé les membres de ma famille choisie sur les possibilités et les limites individuelles à la vie avec les autres. Par le biais d'une interview, je leur demande de donner un sens aux mots « maison », « famille », « intimité », « commun »,... et même de dessiner les plans d'une maison qu'ils seraient prêts à partager.

Avec comme fil rouge mon expérience personnelle, ce mémoire tendra à s'interroger sur la capacité de la famille choisie à créer des possibilités sociales pour vivre ensemble et sur la capacité de l'architecture à créer des possibilités spatiales, pour des cohabitations choisies et maîtrisées.

Peut-on envisager d'offrir sa maison à ses parents pour les voir vieillir comme on l'offre avec évidence à ses enfants pour les voir grandir ?

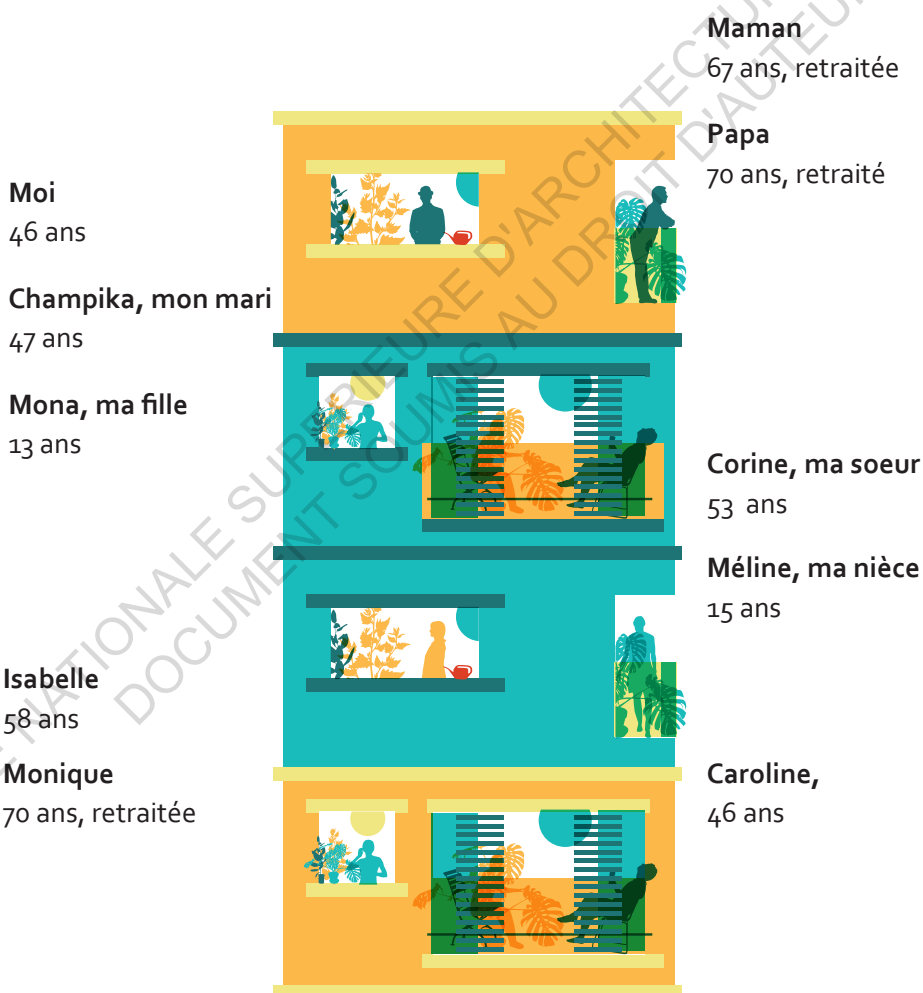
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'ACCES A L'INFORMATION

Avant propos - Profil des interviewés

L'idée de vivre ensemble est évoquée lors d'un week-end de cohabitation pour une fête quelconque avec ma sœur et des amies.

Ma sœur, mère célibataire d'une enfant unique, trouve que sa maison est trop grande et qu'elle n'utilise pas toutes les pièces. Le couple d'amies, retraitée pour l'une, en passe de l'être pour l'autre, trouve que les semaines sont longues sans voir personne et que quitte à louer des maisons de temps en temps pour se retrouver autant en avoir une pour tous tout le temps.

Et moi, je suis préoccupée par l'avenir des mes parents dans leur grande maison.



Chapitre 1

La famille nucléaire en son espace

Si beaucoup de personnes s'exclament à l'évocation d'une cohabitation intergénérationnelle : « qui voudrait de sa belle-mère sur le canapé ! » c'est que les appartements et les maisons n'ont pas été pensés pour.

Qu'elle soit destinée aux familles bourgeoises ou aux masses laborieuses, l'architecture du logement a contribué à fabriquer la famille nucléaire et fait sortir les anciens du foyer.

* Soit dit en passant n°1

Les maisons réfléchies pour un seul et unique mode de fonctionnement familial : celui de deux générations d'individus mono-rythmés, celui du métro-boulot-dodo, deviennent en à peine 20 ans trop grande pour les parents seuls et son fonctionnement tellement ancrés dans ses murs que faire autre «toit» avec une autre «famille» n'est pas envisageable. Revenons à la naissance de la famille nucléaire et à sa maison dédiée.

*

Soit dit en passant n°1

L'espérance de vie a considérablement augmenté depuis la deuxième moitié du XX^e siècle. Avant cette époque, globalement, seules trois générations coexistaient et pour un temps relativement court. La problématique de l'espace de vie des grands-parents est apparue de façon plus prégnante avec l'allongement de la vie.

De plus, la mortalité infantile était telle que peu d'enfants atteignaient l'âge de fonder une famille. S'ils y parvenaient, les mariés s'installaient dans la maison des parents de monsieur et les enfants étaient envoyés très tôt au travail, souvent loin du foyer.

« Et même si au sein de la famille noble la « Maison » familiale transmise, remaniée et agrandie de génération en génération, témoigne par ses dimensions et par sa richesse de la puissance du lignage. (...) Il faut pourtant se garder de croire que toutes les familles d'Ancien Régime correspondent au modèle de famille élargie, alors que ce modèle est dominant dans les classes riches, en particulier dans la noblesse et dans certaines communautés paysannes, par exemple dans le sud de la France. Parmi les classes moins fortunées, les familles restreintes sont au contraire majoritaires. Au bas de l'échelle sociale, ne serait-ce que pour des raisons de pauvreté extrême qui rendent impossible la vie commune sous le même toit, de nombreuses personnes et d'entretien de domestiques ou de valet, la famille restreinte reste la règle. Réduite souvent au couple conjugal et à ses jeunes enfants, cette famille ne ressemble pourtant en rien dans ses liens avec l'ensemble des rapports sociaux à la famille nucléaire contemporaine repliée sur elle-même. »¹

Avant la révolution industrielle, ce sont les enfants qui sont sortis des foyers et le couple, soit reste sous l'autorité du patriarche, soit vit seul lorsqu'il est pauvre. Les anciens n'ont pas réellement été sortis du foyer par la famille nucléaire, c'est plutôt la famille nucléaire qui est sortie du foyer des anciens.

¹ Paravicini (Ursula), Perrot (Michelle), *Habitat au féminin*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 1990, 177p.

1. Invention de la domesticité

1.1 Séparation des lieux de travail et lieux de vie

Jusqu'à la veille de la révolution industrielle, productions paysannes et artisanales se font essentiellement sur le lieu de vie.

A la campagne, tout d'abord, où tourné vers l'auto-subsistance, le travail est confondu à la vie de famille dans un même espace, celui de la ferme.

En prenant une valeur marchande, la production paysanne n'en reste pas moins localisée à la ferme car produite en même temps que celle à valeur d'usage nécessaire à la famille. Les membres de la famille se retrouvent ensemble à prendre part aux différents travaux dans et en-dehors de la maison : agriculture, élevage, entretien des outils de production - la maison y compris - éducation des enfants.

En ville, s'imbriquent dans les maisons d'artisans, l'atelier, la boutique, la cuisine ouverte à la clientèle et les espaces de sommeil. Ici également, vie de famille et travail sont confondus et demandent la participation de tous au même endroit.

La révolution industrielle va venir bouleverser ce fonctionnement. Extrêmement « main-d'œuvrivore » et nécessitant du matériel plus complexe et imposant, les usines s'érigent et concentrent en un même lieu travailleurs et machines.

Le monde du travail a désormais un lieu unique : l'usine. L'industrie délocalise ainsi la production des lieux de vie et sépare les familles car si dans les usines textiles, les femmes trouvent leur place, la grande industrie minière et l'industrie

lourde ne leur réservent aucune tâche et «dans la continuité des traditions séculaires, c'est à l'homme que revient, par son travail dans la sphère de production, la responsabilité d'assurer des revenus suffisants à sa famille, tandis que la femme se voit assigner à la sphère domestique où elle est chargée de la reproduction de la force de travail.»¹

C'est ainsi que séparé du lieu de travail, se créé le lieu de vie : l'espace domestique

1.2 L'espace bourgeois versus l'espace ouvrier

L'espace bourgeois

Lors de la phase de développement des grandes firmes familiales, les épouses de ceux qui allaient devenir les capitaines d'industries participent à l'expansion des usines, d'abord en y travaillant elles-mêmes par souci d'économie, puis en participant à la vie sociale de l'usine. Cette femme nouvellement bourgeoise va avant tout travailler à maintenir l'entreprise dans le giron familial, en enfantant suffisamment pour assurer la reprise de l'usine et créer ses filiales. Leur tâche essentielle consiste à entretenir des liens sociaux favorisant des mariages d'intérêts à sa progéniture.

Dés lors, la présence de Madame sur le lieu de travail n'est plus indispensable. C'est loin des usines, de sa poussière et de son tumulte, que l'on va concevoir des maisons pour que la femme du patron mette au monde et élève la descendance, et entretienne ce nouvel espace domestique qui démarquera sa famille de celles de ses ouvriers.

La maison devient un signe extérieur de richesse qu'il

incombe à Madame d'entretenir, elle même dans les premiers temps, puis secondée par des domestiques mais dans tous les cas, dirigée et menée par elle. La femme devient capitaine de la vie domestique.

L'architecture de la maison bourgeoise se dessine dans les quartiers résidentiels en répondant aux aspirations sociales dominantes des bourgeois de l'époque : « *L'impératif de représentation sociale, le développement de l'individualisme et de l'intimité, la codification et l'organisation de l'espace et du temps.* »²

Autour d'un salon de réception, s'organisent les espaces d'intimités, l'espace des enfants et celui des domestiques. à l'image de l'usine, les espaces doivent être fonctionnels et rationnels de façon à ce que l'on, surtout les domestiques perdent le moins de temps possible.

Pendant ce temps là....

... Aux abords des usines où l'exode rural a envoyé des milliers d'hommes et de femmes sans que les questions de logement ne soient évoquées. Dans les petites rues médiévales des villes où l'aération se fait peu ou pas, en l'absence d'eau courante et d'évacuation des eaux usées, les problèmes d'hygiène s'accumulent et les maladies prolifèrent.

* Soit dit en passant n°2

*

Soit dit en passant n°2

Il sera très peu émis l'hypothèse que l'état de santé des ouvriers est alors autant du à leurs conditions de travail qu'à leurs conditions de logement

2 Bauhain (Claude), «Les familles bourgeoises françaises au XIX^e siècle : pratiques sociales et transformations de l'espace d'habitation», *Familles, modes de vie et habitat*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 156-177.

Les conditions de vie dans les immeubles surpeuplés affaiblissent la santé des ouvriers et favorisent la mortalité infantile. Afin de palier à la pénurie de main d'œuvre annoncée, et également pour fixer et «fidéliser» les ouvriers qualifiés, les patrons entreprennent de construire des logements ouvriers.

Les premières maisons ouvrières n'offrent que peu de confort et répondent mal aux préoccupations hygiénistes naissantes.

Or ces quartiers ouvriers à quelques pas de l'usine, apparaissent comme les premières traces d'une cohabitation qui aurait pu réussir. En effet, la promiscuité des ouvriers favorise l'entraide. L'éducation des enfants, les tâches ménagères, le marché se font en commun. Les loisirs sont presque toujours collectifs : les jeux des enfants, et surtout les cabarets où se retrouvent en un lieu unique toute la famille et toutes les familles.

* Soit dit en passant n°3

« Les quartiers ouvriers se présentent ainsi comme des unités de vie sociale dans lesquelles la classe ouvrière s'est insérée, où elle a inscrit d'intenses relations sociales et qu'elle transforme en partie son image. »³ En effet, de statut de paysans mal instruits à ouvriers qualifiés, les femmes et les hommes de l'usine vont petit à petit construire sur un même lieu de vie, en cohabitation, une culture prolétarienne qui leur sera propre.

*

Soit dit en passant n°3

Le cabaret reste un lieu de sociabilité essentiellement masculine. Les femmes développent leurs cohésions sociales autour des tâches ménagères : le lavoir, la nurserie, le marché.

³ Paravicini (Ursula), Perrot (Michelle), *Habitat au féminin*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 1990, 177p.

1.3 Le Musée social - L'espace bourgeois en modèle

Problème pour le patron, la cohabitation est également le lieu où s'éveillent les mouvements de contestations sociales.

Problème pour l'état, l'hygiène déplorable subsiste et la mortalité infantile perdure.

Problème pour l'église, sa mise en concurrence avec les idées socialistes naissantes et l'usine qui déchristianise naturellement par l'exploitation des ouvriers. Il va s'agir de moraliser les familles, à l'image des dames patronnesses : la femme du patron.

Face à ces problèmes, le Musée social est créé à la toute fin du XIXe siècle. Cette fondation de grandes œuvres philanthropiques regroupées au chevet de la condition ouvrière va tenter de répondre aux enjeux sociaux de l'époque y compris en matière de logements.

« Des informateurs sociaux de cette époque, qu'ils fussent libéraux, socialistes, catholiques, protestants, membres des professions libérales, des classes ouvrières ou des élites sociales traditionnelles, relevaient de réseaux très hétérogènes.

Et pourtant, ils se retrouvèrent, parfois confusément et malgré des prises de positions idéologiques antérieures et antagonistes sur un terrain commun, celui de la quête de réponse pratique aux bouleversements sociaux provoqués par l'économie industrielle.»⁴

⁴ Horne (Janet), «Le libéralisme à l'épreuve de l'industrialisation : la réponse du Musée social», *Le Musée social en son temps*, Paris, Presses de l'école Normale Supérieure, 1998, p. 13-25

C'est après la Première Guerre mondiale et avec l'intervention de l'État que la construction de logement de masse, des HBM (Habitation Bon Marché) prendra réellement son essor. Devenue d'autant plus d'utilité publique après 1945 et les deux nécessaires reconstructions après les dévastations des deux guerres, il faudra que cette construction soit massive et rapide, et donc standard. Comme au sortir de la chaîne de l'usine.

Les architectes à qui l'on confie la conception des logements de masse à destination des ouvriers sont d'une part d'éducation bourgeoise, et d'autre part ils n'ont pour le moment, travaillé que pour le compte des familles bourgeoise. Familles bourgeoises, elles-mêmes à la tête des sociétés philanthropiques qui commandent à ces architectes le dessin de logements. La société des notables de l'époque étant assez restreinte, les mêmes personnes siègent aux conseils des sociétés philanthropiques et aux conseils d'administration des offices chargées de l'urbanisation des villes. Difficile alors pour les concepteurs d'imaginer d'autres espaces que ceux qui ont fait leurs succès.

Comme le mode de vie des bourgeois doit pour des raisons d'hygiènes et de mœurs devenir la norme, sans doute leur espace doit-il aussi devenir la norme : un espace de représentation, un espace fonctionnel, un espace d'intimité, un espace des parents et un espace des enfants.

2. La femme au foyer et l'enfant roi

Circonscrite dans son espace domestique, la famille ouvrière va se transformer, à l'image de la famille bourgeoise et sans vilain jeu de mot, en animal domestique. Deux de ses membres vont former le noyau de la famille nucléaire : la femme et l'enfant

2.1 Le statut des femmes

En refermant sur la mère de famille ouvrière, la porte de la maison que personne n'ouvrira plus spontanément car dans la maison classique dorénavant, l'entrée se fait à l'étage par un escalier de côté et non plus sur la rue, les architectes vont sceller les plans de la maison domestique uniforme dans laquelle la femme bourgeoise était déjà enfermée .

La mère de famille ouvrière est engagée à copier l'entretien de sa maison sur celui de la maison de la mère de famille bourgeoise.

La mère de famille ouvrière est engagée à copier l'éducation de ses enfants sur celle des enfants de la mère de famille bourgeoise. Avant, toutes les mères s'occupaient de tous les enfants et l'enfant illégitime de l'ouvrier de passage à qui on louait un lit avait le même statut que l'enfant légitime. En bourgeoisie, l'enfant illégitime de la bonne a toujours été chassé avec sa mère.

Mais à l'inverse des mères de famille bourgeoises, la mère de famille ouvrière se doit de continuer de travailler. Et sans domestique, cela va de soi.

Mus par une sincère volonté de soulager la ménagère surmenée, les architectes vont calquer les espaces ouvriers

sur les espaces bourgeois. « *Les épouvantables conditions de logement des ouvriers jusqu'à la Première Guerre mondiale avaient conduit certains bourgeois philanthropes à investir dans les premiers logements sociaux pour combattre, on le sait, et la révolution et la tuberculose. La contrepartie de cette considération fut un droit de regard sur des pratiques populaires à corriger selon un projet éducatif de « civilisation des mœurs », pour reprendre la fameuse expression de Norbert Elias (1973). Jusqu'à il n'y a pas si longtemps, « apprendre aux gens à habiter » était un mot d'ordre partagé par de nombreuses belles âmes, à commencer par les architectes les plus convaincus de la mission salvatrice de l'architecture* »⁵

Les architectes conçoivent des espaces dont fonctionnalité et rationalité sont les maîtres mots car comme pour les domestiques de maisons bourgeoises et les ouvriers de l'usine, le temps n'est pas à perdre.

Bref, la femme ouvrière devient capitaine de sa maison, mère, femme d'intérieur et travailleuse.

* Soit dit en passant n°4

2.2 le statut des enfants

« *C'est autour de la relation mère-nourrisson que se forma la famille nucléaire, la prise de conscience du bien-être infantile se produisit d'abord au sein des classes moyennes et c'est sur ses traces que s'installa ensuite l'esprit domestique, le sens de l'intimité du foyer. Le réseau affectif peu à peu tissé entre la mère et le bébé allait finir par envelopper les enfants plus âgés et le mari : comme si la fragilité même de la vie du tout petit exigeait la création d'un cadre aussi délicat qu'elle même pour être préservée.* »⁶

5 Léger (Jean-Michel), Decup-Pannier (Benoîte), *La famille et l'architecte : les coups de dés des concepteurs*, Espaces et sociétés, 2005/1-2 (n° 120-121), pages 15 à 44

6 Shorter (Edward), *Naissance de la famille moderne*, Paris, Editions du Seuil, 1977, 380 p.

* _____
Soit dit en passant n°4

Le terme «femme d'intérieur» résume assez bien le statut de la femme en sa maison et oublie subtilement son travail à l'extérieur.

Les lois limitant le travail des enfants votées dans la seconde moitié du XIXe siècle et la généralisation de l'enseignement primaire obligatoire et gratuit font peu à peu sortir les enfants du monde du travail.

Sur le modèle des maisons bourgeoises qui leur avait réservé une place, et à mesure que leur statut évolue avec la maîtrise des naissances, les enfants vont obtenir leur espace dédié. La chambre des enfants, espace sanctuarisé, devient le repère où il exerce son autonomie.

Si elle était autrefois partagée par la fratrie, la chambre des enfants est aujourd'hui unique à chaque enfant. Cœur de la maison familiale, on choisit ou bâtit sa maison pour qu'elle compte autant de chambres qu'il y a d'enfants et d'ailleurs dans la mesure du possible cette maison est également choisie ou bâtie pour l'enfant, son bien être, son développement.

* Soit dit en passant n°5

Avec son statut de seigneur du château, l'enfant va progressivement contraindre les possibilités de cohabitation. Comment partager un espace que l'on dédie à ses enfants ?

Avec qui seriez-vous prêts à partager votre maison ?

Isabelle : Pas d'enfant et pas d'animaux.

Maman : Pas trop âgé, pas trop jeune.

On peut penser que cela n'inclut pas les enfants du projet mais on voit bien que spontanément personne n'a envie d'entrer dans l'espace d'un enfant ou qu'un enfant vienne dans son espace si on n'a pas à l'élever.

Devenus adultes, les enfants bénéficient en plus d'un passe droit émanant de leurs propres parents les autorisant à ne pas les faire vivre avec eux. «... *Les résidents d'immeuble ont cet argument de dire: « je ne veux pas peser sur mes enfants ». Je me suis demandée souvent comment ce fait-il qu'ils acceptaient de peser sur les enfants des autres »*⁷

L'enfant des autres devient invivable - on ne veut pas vivre avec lui, et notre propre enfant devient celui qu'il faut ménager à partir du moment où il a lui même des enfants. La cohabitation intergénérationnelle semble mal engagée s'il y a des enfants de quelqu'un dans la famille choisie. La cohabitation avec les enfants des autres est souvent compliquée, comme on le voit parfois dans les familles recomposées. Et lors d'un divorce, on serait en droit de s'interroger sur la douleur que peut représenter le fait de s'imaginer son enfant vivre dans l'espace d'une autre personne ?

⁷ Annie Le Roux, co-fondatrice de l'association Hal'Age, Podcast : Vieillir vivant ! Épisode n°5 : Mythes et réalités de l'habitat intergénérationnel - 20 mai 2021, Disponible sur : <https://vieillirvivant-webinaires.lepodcast.fr/>, [consulté le 06/07/2022]

* —————

Soit dit en passant n°5

Le statut des enfants est passé par de «drôles» de chemins et n'a pas terminé sa route.

Sortis de leurs conditions de travailleurs, les enfants sont devenus une charge. On dit alors «avoir des enfants à charge». Ils garderont ce statut de la fin de la guerre aux années 60-70. Alors que leur naissance n'est pas maîtrisée, que les familles nombreuses sont courantes, dans les familles les plus modestes, ils vont travailler dès que possible et dans les familles les plus riches, ils sont souvent voués à reprendre l'affaire familiale, pour les garçons et à faire un bon mariage pour les filles et dans tout les cas «d'honorer» le statut social de la famille. S'agissant de l'espace des enfants, il est encore partagé par la fratrie, y compris dans les familles les plus riches. Les enfants ne sont encore alors considérés que comme une entité générale de la famille.

Désormais désiré, l'enfant aura sa chambre à lui et la maison se construira autour. On pourrait penser alors que l'enfant a trouvé sa place, or il est à nouveau mis à mal par le statut de la mère qui se libère. De charge, il devient sacrifiée. Systématiquement mis en balance de la réussite professionnelle de la mère : si elle a une belle carrière, on dit qu'elle a sacrifié l'éducation de ses enfants, si elle ne fait pas carrière, c'est qu'elle l'a sacrifiée pour ses enfants.

Aujourd'hui l'enfant désiré et planifié a toujours sa chambre et peu de fratrie. Il est devenu l'enfant roi en sa demeure mais avec ce drôle de statut dont on ne sait que faire. Les parents se relaient l'éducation et pour ne jamais perdre de temps, l'enfant a mille activités et un planning aussi chargé qu'un adulte. Nerf de la guerre du partage des tâches, porteur des aspirations échouées de ses parents, l'enfant roi à parfois une couronne un peu lourde à porter.

En 2015, Mona Chollet écrit l'essai, *Chez soi, une odyssee de l'espace domestique*, elle y explique entre autre que les espaces modèlent les individus, les femmes, les enfants, les riches et les pauvres. Mona Chollet pense que se résoudre à la mode de la tiny-house par exemple, c'est renoncer à prétendre à plus grand et c'est accepter sa condition, les bras ballants.

En 2018, cette même autrice écrit l'essai, *Sorcières. La Puissance invaincue des femmes*. Elle explique entre autre que la maternité modèlent les individus, les femmes en particulier, les riches et les pauvres. Mona Chollet pense que se résoudre à l'injonction d'être mère c'est renoncer à une vie pour soi et c'est accepter sa condition de mère et le rôle étriqué que cela représente pour les femmes, les bras ballants.¹

On devrait renoncer aux enfants mais pas aux grands appartements ? Nous parvenons tous à redessiner nos rôles sociaux, à leur donner corps par des droits et sens par des choix éclairés mais on ne sait décidément pas trop quoi faire des enfants. On ne parvient à leur donner corps et sens que par rapport à ce qu'ils influent à nos vies d'adultes. On ne sait toujours pas penser l'enfant seul, en soi.

Les enfants ont toujours le visage et les yeux des enfants des peintures de la Renaissance. On les voit mais on ne les reconnaît pas.

¹ Chollet (Mona), *Chez soi : une odyssee de l'espace domestique*, Paris, Zones, 2015, 330p.
Chollet (Mona), *Sorcières, La Puissance invaincue des femmes*, Paris, Zones, 2018, 240p.



2.3 La maison sclérosée

Dans la nouvelle maison tout confort où chaque membre de la famille a sa place et où chaque place a son membre de la famille, le noyau familial va peu à peu se scléroser en même temps que sa maison. Et vont venir également se confirmer les prises de pouvoir des uns sur les autres.

L'homme, au garage où rutil la voiture, règne sur la famille car c'est lui qui l'entretient pour la plus grande part. La femme, à la cuisine, règne sur son intérieur et ses enfants car c'est elle qui les entretient pour la plus grande part.

Une chaîne de dépendance s'installe dans la maison souvent avec force et autorité et dans la durée. Les espaces deviennent sexués et mono fonctionnels et en grande partie gérés par les femmes. On l'a vu, elles sont devenues capitaines de maison et cibles privilégiées des fabricants de nouvelles machines censées leur rendre les tâches ménagères moins pénibles.

* Soit dit en passant n°6

* Soit dit en passant n°7

Aujourd'hui, les femmes n'ont rien à apprendre de la conduite d'une maison. Lasses sinon de la domination de leurs maris, ou au moins de la relative inutilité de ceux-ci à conduire cette maison, elles en viennent à se poser la question de la place des hommes dans une cohabitation. *A fortiori* dans une cohabitation intergénérationnelle où il est nécessaire de prendre le relais de certaines tâches moins assumées par les membres du groupe, les plus âgés par exemple.

Si l'on examine plus avant le profil des interviewés, on remarque qu'il n'y a que deux hommes sur neuf individus. De plus ces deux hommes ont des profils particuliers : Papa est en perte d'autonomie et Champi, mon mari, est d'une autre culture; culture où si les tâches ne sont pas tellement partagées non plus, la cohabitation intergénérationnelle va de soi.

* _____
Soit dit en passant n°6

En 2020, dès les premières semaines du confinement les plaintes pour violences conjugales et violences faites aux enfants ont explosées. On a (re)découvert qu'il existait encore et beaucoup de femmes et d'enfants battus en leur espace.

* _____
Soit dit en passant n°7

L'essai de Betty Friedan, *La Femme mystifiée*, montre comment l'avenir brillant des jeunes étudiantes américaines s'est arrêté net en même temps que la société, les politiques, l'église, les designers et les architectes bâtissaient autour d'elles un intérieur de ménage comblée.¹

1 Friedan (Betty), *La femme mystifiée*, Paris, Belfond, 2019, 560p.

Dans notre modèle, il n'y a pas vraiment d'homme ou presque : papa n'est plus en mesure de prendre part activement à la vie d'une maison et Champi n'est pas un mari « classique ». Pensez-vous que c'est parce qu'il n'y a pas d'homme que l'on pourrait envisager de partager une maison ?

Méline : Moi, je trouverais ça cool l'idée que se soit «entre filles», car souvent si les femmes ont des messieurs, elles vont se concentrer principalement sur lui et peut être moins se concentrer sur la maison et les amies de la maison. Alors que là, entre «gonzesses», je pense qu'on profiterait plus chacune des bonnes choses des unes et des autres.

Isabelle : le partage peut se faire avec n'importe quel type de personne du moment que tout le monde a la même philosophie de vie.

Caroline⁸ : Je dînais hier soir avec des copines avec qui on a fait l'année dernière une semaine au vert pendant un des confinements: 3 meufs, 3 enfants, une maison, un jardin, c'était bien.

Hier soir, on s'est rappelé cette semaine et on était toutes d'accord pour dire que c'était un peu la semaine rêvée, tout le monde à sa place, chacun faisait naturellement sa part sans concertation, sans organisation préalable, on a pas fait de tableau, de calendrier, rien, et ça a marché, zéro charge mentale, tranquille...

Une des deux copines, ça l'a tellement marquée que quand elle est rentrée, elle a pété une pile à sa famille en disant qu'à partir de maintenant, elle prenait plus en charge l'organisation familiale, l'anticipation de tout, des repas, des vacances, des activités, etc...

Ce qui a bien marché dans notre semaine, c'est paradoxalement que nous les meufs, on a tellement intégré que si on organisait pas, rien ne se passerait qu'on agit naturellement.

Après, le bon côté, c'est que comme disait Méline, ça nous rend plus empathique, on est moins dans le strict partage des tâches égalitariste que dans le : « Je m'adapte aux besoins des autres, si y a besoin de faire plus à un moment, on sait aussi que les autres pourront prendre en charge à un autre moment. »

Monique : sans bonhomme.

Isabelle : Monique dit que s'il y a une femme comme moibricoleuse... pas besoin de bonhomme»

⁸ Caroline ne fait pas partie du projet de cohabitation, son interview sert de point de vue contradictoire.

La dernière réponse est intéressante car Isabelle ne fait pas le lien entre l'organisation de la maison = féminin et bricolage = masculin, elle même ne fonctionne pas que sur une seule tâche car il n'y a pas d'homme dans sa maison et qu'elle n'est pas soumise à un des rôles sociaux sexués qu'on nous attribue depuis des lustres. Cela la dégage totalement de tout *a priori* sur la présence d'un homme ou pas à la maison. Son souci ce n'est pas le sexe de la personne mais sa philosophie.

Méline et Caroline pointent du doigt le fait que la présence d'un homme fixerait l'attention de sa femme au dépend des autres habitants. L'appréhension de la présence d'enfant a le même ressort.

Au-delà du statut des femmes que cela interroge, en ce qui concerne les possibilités de cohabitation, on pressent que le rôle attribué à chacun dans une maison fige durablement cette maison. Si dans le scénario d'un projet de cohabitation on « dégage » les enfants et l'autre sexe alors que sociologiquement on reste dans le schéma classique papa-maman-enfants et c'est tout, les perspectives de faire aboutir le projet se réduisent.

* Soit dit en passant n°8

* ———
Soit dit en passant n°8

Si j'avais interrogé un groupe à dominante masculine, ils en auraient eu sans doute autant au service des femmes. Pour les mêmes raisons de rôles attribués aux hommes, ils peuvent préférer dans l'optique d'une vie à plusieurs se retrouver entre eux ou presque.

3. La maison, tout un symbole.

3.1 Sa propre maison, sa maison propre

La maison devenue signe de la stabilité familiale, de la réussite du père, de la bonne gestion de la mère et la promesse d'un grand avenir pour les enfants, elle se doit d'être parfaitement équipée et tenue.

* Soit dit en passant n°9

Pour s'assurer à soi-même que la maison est bien sa propre maison, donc surtout pas celle de quelqu'un d'autre, on la fait propre, au sens nettoyée. Du latin proprius (« personnel, particulier »), le mot propre qui désigne quelque chose qui nous appartient est également employé pour une chose que l'on nettoie, que l'on entretient.

L'appartenance d'une chose, d'une maison, d'une personne (une femme ? un enfant ?) ne reviendrait qu'à celui (beaucoup à celle) qui l'entretient ?

Dans son essai « Le cœur à l'ouvrage: théorie de l'action ménagère »⁹, Jean-Claude Kaufmann montre comment à travers les tâches ménagères, l'entretien et l'agencement de son intérieur, on crée un univers qui est propre à la famille. Pour l'auteur «faire ménage» c'est «faire le ménage».

Comment alors s'approprier des espaces où on ne fait ni ménage, ni le ménage ? La cohabitation présuppose de ne pas former un ménage classique, quelle pratique va rendre possible l'appropriation de l'espace collectif ?

⁹ Kaufmann (Jean-Claude), *Le cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*, Nathan, coll. « Essais & Recherches », Paris, 1997, 238 p.

*

Soit dit en passant n°9

Les anglo-saxons utilisent le mot « furniture » pour désigner l'équipement de la maison. Le mot vient du français fourniture, il dit bien le souci de fournir comme une nécessité absolue et en abondance, la maison d'objets et également d'une décoration choisie pour la faire belle... La maison anthropomorphe ?

Qu'elle est propre votre
propre maison !!!

Merci ! Je fais le ménage
pour ménager mon ménage et
pendant que j'entretiens, mon
mari m'entretient !!!



3.2 Les affranchis

Cette « fixation » de la famille dans la maison s'accompagne d'un premier bouleversement sociologique.

Le choc de la révolution industrielle a transformé considérablement la société et entraîne une période que Hartmut Rosa, sociologue et philosophe, appelle la « *Modernité classique* ».

Gagnant en autonomie, les enfants prennent également de plus en plus d'indépendance par rapport à leur ascendance. De « *structures familiales et professionnelles (la famille étant comprise comme unité économique) restant stables à l'échelle intergénérationnelle* », avant la révolution industrielle, l'époque passe ensuite à des « *structures familiales et des métiers changeant selon le rythme de la succession des générations : « fonder une famille » et « choisir un métier » comme actes individuels et fondateurs de l'identité* »¹⁰

D'un métier de père en fils et de proximité géographique, une première distanciation s'opère. Le fils prodige qu'on a poussé à faire de brillantes études soit pour reprendre l'affaire, soit pour s'échapper de l'usine va construire sa carrière de son côté. Il veut choisir son métier et il veut avoir sa propre famille.

Ce mouvement d'échappatoire est favorisé par l'évolution de la technique et l'embellie économique des 30 glorieuses mais est aussi, sans doute, vivement dû à l'autorité des parents encore très prégnante à l'époque. Les parents des baby-boomers portaient encore les traces de la guerre et avaient été eux-mêmes élevés dans un système familial hyper-patriarcal.

¹⁰ Rosa (Hartmut), *Accélération : une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2013, 480p.

Pour avoir interrogé Cécile et Mado, toutes les deux 80 ans, sur leur mode de vie au tournant des années 60, elles me confient entre autres difficultés conjugales : « *Et nous, ma belle-mère était à la maison ! ça c'est pas facile, faut pas faire ça !* »

La fameuse belle-mère qui apparaît avec l'allongement de la vie. La cohabitation n'a pas du être simple entre des parents sûrs de leurs bons droits sur leurs enfants et des enfants qui venaient à peine de trouver leur indépendance et de surcroit étaient déjà parents.

Et tout ce petit monde prend de plein fouet 68, la révolution culturelle et la révolution des mœurs. Comment cohabiter avec sa belle-mère alors que le petit dernier écoute Led Zeppelin à fond sur sa toute nouvelle chaîne Hi-Fi !

La première génération à fonder sa propre famille dans une maison bien à eux, s'affranchit et s'éloigne des parents. C'est à ce moment là que l'on peut dire que les grands-parents n'ont pas été invités à rejoindre le foyer.

3.3 La maison fait famille

L'idée d'une maison commune avec mes parents a été évoquée mais autant nous, nous pourrions abandonner notre maison, autant mes parents ne l'ont jamais envisagé sérieusement. La génération nous précédant a déposé dans sa maison plus que nous n'avons mis dans la nôtre.

Statut social, symbole de la force de travail (construite de leur main et financée par leur travail), symbole de l'amour porté aux enfants (construite pour eux), la maison abrite pour mes parents plus que des appareils ménagers, elle abrite les souvenirs d'une vie pleine.

Seriez-vous prêt à partager votre maison ?

Corine : Oui je pense, mais pas la mienne actuelle.

...

Il me faut un minimum de liberté dans ma maison et pas avoir de contraintes dans mes allers et venues.

Isabelle : Oui.

Maman : Oui.

Monique : Oui, en dépannage mais pas tout le temps.

Caroline : Oui, avec des personnes que j'aurais choisies.

Méline : J'ai tellement vécu avec des gens et chez des gens dans ma petite vie, que oui.

J'ai l'habitude de partager ma maison et la maison des autres, et j'aime de plus en plus ça.

Mona : Oui.

Seriez-vous prêt à partager une maison tiers ?

Corine : Oui dans une maison neutre, ni chez l'un, ni chez l'autre .

Isabelle : non. Je préfère être dans un endroit « neutre » qui n'appartient à personne.

Maman : Oui.

Monique : Non.

Caroline : Pas dans l'immédiat.

Méline : Je pense que oui.

Mona : Oui.

Pour ce qui est de partager sa maison, les réponses sont « oui, mais... » et pour ce qui est de partager une maison tiers, les réponses sont plutôt « Non » et le mot « neutre » revient deux fois.

Dire qu'une maison tiers n'est pas **neutre**, c'est sous entendre qu'elle porte des valeurs qui même si elles sont partagées, ont cette grosse lacune de ne pas avoir été déposées par nous. C'est plus facile d'envisager alors une cohabitation dans sa propre maison - sous quelques conditions- mais c'est oublier que sa propre maison est la maison tiers des autres.

Il faudrait alors déporter son projet de cohabitation dans un endroit neutre, cela implique de renoncer à sa maison non neutre, ce qui n'est pas indolore pour tout le monde, pour en créer une autre avec d'autres.

Les maisons portent en elles les dates de mariage, les naissances des enfants, les fêtes de famille, les joies, les peines, les chagrins parfois. Les endroits où nous vivons sont chargés de sens. Nos tout nouveaux voisins viennent d'avoir un bébé, la maman m'a dit : *« J'ai eu mal au cœur pour les anciens propriétaires car j'ai peint le mur où il y avait les marques de la taille des enfants lorsqu'ils les mesuraient à la toise »*

L'espace du logement a créé la famille nucléaire et contraint les possibles. Si finalement les aînés ne sont pas intégrés au foyer, c'est peut-être moins la faute de la belle-mère que celle du canapé.

Seuls les enfants, Méline et Mona, ont répondu par un oui enthousiaste à la possibilité de partager une maison tiers. Est-ce parce qu'elles n'ont pas encore vécu dans un endroit à elles, qu'elles auraient elles-mêmes valorisé, donc rien à abandonner d'elles-mêmes ? ou parce que cette nouvelle génération prête à construire de nouvelles formes de famille est également prête à construire de nouvelles façons d'habiter ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Chapitre 2

Les nouvelles formes de familles

L'accélération des rythmes sociaux et la liberté des individus de choisir leur propre parcours de vie, dans de nombreux domaines qu'ils soient professionnel, amoureux, culturel ou géographique, entraînent une refonte spectaculaire des schémas sociaux et modifie le dessin de la famille tel que nous le connaissons.

Aujourd'hui, les structures familiales sont multiples, leurs moteurs et raisons d'être également. Les liens d'autorités se sont assouplis entre les individus qui composent la famille qui se transforme au gré de la temporalité de chacun.

Jusqu'à maintenant, ce sont les espaces qui ont fabriqué les familles mais les nouvelles familles sont en quête d'un renouveau en matière de logement. Est-ce que sociologiquement et psychologiquement ces familles sont prêtes à cohabiter avec d'autres, y compris avec les seniors et qu'est-ce que chacun aurait à y gagner ?

1. Le refonte de la famille

1.1 La famille libérée

L'accélération technique, le progrès, devait faire gagner du temps à la ménagère et à toute la famille, or ce temps libéré va se remplir d'autres tâches.

Plus l'innovation technologique progresse, plus on gagne de temps et plus on s'assigne encore d'autres tâches. Il y a un effet de démultiplication des actions par unités de temps. Plusieurs tâches sont accomplies dans un même temps, engendrant une accélération du rythme de vie avec un phénomène de compression du présent où l'expérience est rapidement obsolète et le futur instable.

*« Les effets de l'accélération technique s'exercent de la même manière sur les relations des sujets à l'espace, au temps, aux personnes et aux choses, tandis que l'accélération du rythme de vie transforme leur mode **d'agir*** et **d'éprouver**, en augmentant le nombre d'actions et d'épisodes vécus par unité de temps. Il en résulte nécessairement que la dynamique de l'accélération contemporaine transforme pas seulement le **faire** mais aussi l'**être** (ou l'« existence », l'identité des sujets, le rapport à soi, puisque ce sont ces actions et ces relations qui les constituent. »¹¹*

Libéré de l'autorité parentale et incertain de son avenir car « tout change tout les temps », l'individu vit le moment présent, **son** moment présent. Il devient individualiste et donne la priorité à son identité personnelle et non plus à l'identité de son groupe social.

* Soit dit en passant n°10

La libération des mœurs d'après 68 et le travail quasi généralisé des femmes - plus indépendantes financièrement, elles peuvent décider d'elles-mêmes de mettre fin à leur union - précipitent le nombre de divorces et les relations hors mariage.

De ces deux phénomènes, vivre son temps présent et la libération des mœurs, vont naître des profils d'individus moins classiques; les homosexuels, les célibataires, les nouveaux divorcés, les remariés, etc... Ces nouvelles figures viennent enrichir et redessiner le paysage social, d'autant plus que quel que soit le statut de l'individu, il ne reste pas figé dans le temps.

* Soit dit en passant n°11

Anatomie d'un groupe

Les familles du groupe interviewé si elles n'ont rien d'exceptionnel au regard des compositions familiales d'aujourd'hui, présentent des spécificités qui les démarquent des familles nucléaires étudiées dans le premier chapitre. Ces familles, aux électrons plus libres et mouvants, se sont affranchies des modèles rigoureux des siècles précédents. En changeant de modèle familial, les individus seront-ils plus « adaptables » à la cohabitation ?



Maman et Papa

Papa est en perte d'autonomie



Moi, Mona et Champika

Couple mixte



Caroline

Célibataire



Méline et Corine

Maman célibataire



Isabelle et Monique

Couple homosexuel avec des temporalités différentes : une retraitée et une active



Soit dit en passant n°10

La notion d'individualisme est énormément analysée, étudiée et commentée. Rarement vu d'un très bon œil, l'individualisme serait la cause de tous les maux de notre société. Il faut cependant se garder de dénigrer un phénomène qui, non seulement a permis la libération des femmes, des enfants et des minorités, mais sert également de levier à l'action publique. Tant que je m'identifie à un groupe, je porte toutes ses valeurs sans distinction, qu'elles soient bonnes ou mauvaises pour la société, le groupe et moi-même. Je peux être parfois « gênée aux entournures » et timide dans mes revendications. En revanche, si je développe mon individualité, je porte mes propres valeurs sans contraindre d'autres à les porter et sans me contraindre moi, à partager celles des autres. C'est sans arrière pensée, donc avec conviction, que je réclame reconnaissance, entraînant avec moi, des individus qui ont cette valeur en commun, sans forcément adhérer à mes autres valeurs, - ce que je ne demande pas d'ailleurs.

« L'individualisme (...) crée les conditions autorisant tout individu, quelles que soient sa couleur, sa nationalité, son origine sociale, quels que soient son genre, son âge, à avoir le droit d'être un «homme» (au sens des droits de l'homme) »¹

¹ de Singly (François), *Les uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien*, Armand Colin, Paris, 2003, 268 p.

C'est quoi une famille ?

Méline : La question peut être compliquée mais pour moi il y a plusieurs sortes de familles, celle que l'on ne choisit pas et qu'on décide d'aimer ou pas, et la famille que l'on se crée au cours de notre vie et qu'on est sûr d'aimer.

Corine : Je passe la question... Bien trop compliqué pour moi. Famille ou amis, pour moi, ce ne sont que des gens que j'aime, qui ont les mêmes valeurs ... Valeurs simples telles que le partage, l'entraide, la solidarité, le respect, le sens de l'économie.

Caroline : C'est un groupe de personnes avec lesquelles on se sent lié, par hérité ou par choix, par affection, par amitié.

Mona : Laquelle ? Celle par défaut ou celle qu'on choisit ?

*

Soit dit en passant n°11

Même si la libération des mœurs a bien eu lieu, il semble que même avec l'esprit le plus ouvert qui soit, ce qu'on tolère avec bienveillance aux enfants des autres est déjà bien moins toléré à ses propres enfants. Un ami marocain s'excusait, pour lui et sa culture, de ne pouvoir affirmer sa bonne réaction si un de ses enfants lui avouait être homosexuel. Je lui ai répondu que toute femme de culture libérée que je suis, je ne peux pas affirmer ma bonne réaction si un jour ma fille m'annonce être homosexuelle. Les parents les plus éclairés se retrouvent parfois assez conservateurs lorsqu'il s'agit de leurs propres enfants.

Accompagnant les nouvelles figures individuelles, nous assistons à la naissance de nouvelles figures familiales : la famille mono-parentale, l'homo-parentale, la recomposée, etc.. et la choisie.

Pour signifier la famille choisie, Monique Eleb, sociologue, spécialiste de l'habitat et de l'évolution des modes de vie, parle de « *familiarisation des rapports d'amitiés* »¹². Font désormais partie du cercle familial, des personnes qu'on a choisies. Parce **qu'on les aime** ou « *qu'on est sûr d'aimer* » et « *qu'on se sent lié (..) parce qu'ils ont les mêmes valeurs* ». Est-ce aussi car il est possible que la famille biologique, « *on décide de l'aimer ou pas* », et qu'en plus elle est par « *défaut* » ?

Corine a difficilement employé le mot « famille » pour désigner notre groupe car pour elle le mot est chargé de valeurs (de poids ?) qu'elle ne veut pas voir attribuées au groupe des gens qu'elle aime. Pour Corine, le mot « famille » n'est pas assez vaste, il est trop étriqué pour faire entrer ces nouvelles relations familiales.

« *La familiarisation des rapports d'amitié* », c'est fonder une famille libérée de son poids, se jouer de la norme familiale. Cette norme bousculée pourrait-elle entraîner le renversement de la norme de la maison familiale ?

¹² Podcast, *Désirs d'Architectes. Pourquoi choisir l'habitat partagé ?* [en ligne], Batiradio. Novembre 2020. Disponible sur <https://www.batiradio.com/podcasts/megatrends/usagers-habitants/habitat-partage/> [consulté le 30/03/2022]

1.2 La maison libérée

« Les structures familiales et professionnelles changent à un rythme plus rapide que l'alternance des générations : une succession d'activités remplace le métier, une série de compagnons d'une partie de la vie remplacent le conjoint pour une vie entière »¹³. Il en va de même pour nos « toits » : une succession d'endroits où nous avons vécu remplace la maison familiale à préserver et à léguer.

Les valeurs symboliques que les générations précédentes ont mis dans leurs maisons tendent à se transformer. Les signes de réussite et les valeurs sentimentales semblent disparaître au profit de valeurs plus altruistes, et non pas pour la maison elle-même mais pour ses promesses.

C'est quoi une maison ?

Maman : Un foyer, un cocon, une réussite.

Isabelle : Un endroit pour abriter des personnes qui s'aiment.

Monique : Un toit pour des gens.

Corine : C'est l'endroit où tout est permis ou presque, un bien, un investissement, une protection, un toit, un patrimoine.

Caroline : C'est d'abord un abri qui nous protège des éléments extérieurs. C'est aussi (ou devrait l'être) un droit fondamental. Et c'est enfin un lieu à soi, que l'on peut modeler à son idée.

Méline : Une maison, c'est le lieu où on habite, l'endroit qui va nous voir grandir, rire, pleurer. La maison c'est là où on se sent en sécurité, au chaud, où on dort, où on passe des bons et des mauvais moments, etc...

¹³ Rosa (Hartmut), *Accélération : une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2013, 480p.

Maman est la seule à encore trouver dans la notion de maison un signe de réussite de l'individu. Elle fait partie de cette génération qui s'est affranchie de l'autorité parentale pour fonder sa propre famille dans sa propre maison.

Les autres intervenantes convoquent les gens. Soit, les autres; « *abriter des personnes* », « *un toit pour des gens* ». Le patrimoine évoqué par Corine est aussi à destination des autres : un investissement pour sa fille. Ou alors, soi même. Méline parle d'y « *grandir, rire, pleurer.* » et pour Caroline c'est « *un droit fondamental. Et (...) un lieu à soi, que l'on peut modeler à son idée.* »

C'est quoi une maison idéale ?

Maman : La mienne. Pas de maison idéale du moment qu'elle est adaptée à ses choix de vie.

Isabelle : Une maison où chacun est heureux et se sent bien.

Monique : Une maison de plain-pied.

Corine : Je n'ai pas d'idéal, juste un besoin, un endroit à moi où je suis bien, dans lequel je me sens protégée, à l'abri.

Caroline : C'est un lieu qu'on a choisi, qui correspond au mieux à nos besoins, à nos attentes, qui devrait être en adéquation avec notre situation au monde, à un instant T. La maison idéale devrait nous permettre d'évoluer aussi facilement dedans que dehors.

Méline : Une grande maison, moderne, avec une piscine, une grande pièce à vivre pour inviter plein de monde, de grandes chambres et de grandes salles de bain, mais surtout une maison où on s'y sent bien

Mona : La maison dans laquelle on se sent bien.

De la même façon, la seule personne qui relie l'idée d'une maison idéale à sa propre maison, c'est Maman.

Pour les autres, la maison idéale n'est pas liée à ce qui est de leur propre maison, elle est liée aux promesses de ce que pourrait être une autre maison. L'essence de la maison idéale est moins ce qu'elle est (jacuzzi, m², vue, nombre de chambres, etc...) que ce qu'elle permet : « *se sentir bien* », se sentir libre; « *l'endroit où tout est permis* » et se sentir protégé.

Pour Caroline, la maison idéale est un endroit qui doit « *être en adéquation avec notre situation au monde, à un instant T* ». La maison doit s'adapter à des modes de vie qui sont de moins en moins linéaire lorsque les générations se succédaient régulièrement tous les 20 ans, mais avec une succession moins rapide et des alternances de départs et de retours.

1.3 Les temporalités indisciplinées

Tanguy et...

Depuis la fin du XX^e siècle, avec la révolution numérique, les familles se sont vues soumises à une deuxième accélération après celle du choc pétrolier des années 70 qui avait fait naître des individualismes.

Aujourd'hui, à la succession des générations classiques et venue s'ajouter l'accélération des modes de vie qui a fait « doubler » les parents par les enfants. Ces derniers, moins soumis aux traditions familiales et sollicités par les avancées technologiques que les parents ne maîtrisent pas, sont plus indépendants moralement. L'expérience devenant rapidement obsolète, les enfants ne se reposent plus sur la « sagesse » des parents.

Et dans un même temps, ces enfants sont confrontés à davantage de difficultés économiques et soumis à la volatilité du monde du travail et celui du monde sentimental. Les enfants sont plus dépendants de leur famille matériellement, ils partent plus tard des foyers, voire y reviennent lors d'une rupture amoureuse ou perte de travail.

« Par rapport aux jeunes ayant terminé leurs études en 1998 ou en 2004, les jeunes sortis en 2010 ont davantage quitté le domicile parental avant la fin de leurs études. Pourtant, ils sont également plus nombreux à cohabiter avec leurs parents cinq ans plus tard, qu'ils n'aient jamais quitté le domicile parental ou qu'ils y soient revenus. La part de ceux restés chez leurs parents pendant les cinq premières années de vie active a augmenté et celle de ceux s'installant en couple a baissé, surtout pour les jeunes non-diplômés et diplômés du secondaire »¹⁴

Les parents qui se sont autorisés à fonder leur propre foyer loin des parents, ont élevé leurs enfants en assouplissant leur propre autorité. Et c'est l'inverse des départs précipités qui a lieu. Face aux difficultés économiques ou personnelles, les jeunes adultes ont tendance à rester plus longtemps dans les foyers ou n'hésitent pas à y revenir car la pression morale des parents n'a plus ou peu lieu.

La cohabitation peut s'avérer parfois difficile lorsque les parents se sont imaginés organiser leur maison différemment après le départ des enfants et qu'ils doivent à nouveau « caler » leur temps sur le temps d'un autre adulte, fut-il leur enfant.

¹⁴ Robert (Alexie), Sulzer (Emmanuel) *Quitter le domicile parental : un processus très lié au parcours scolaire et professionnel, France, portrait social*, INSEE, décembre 2020. Disponible sur <https://www.insee.fr/fr/statistiques/4797666?sommaire=4928952> [consulté le 03/06/2022]

... *Tatie Danielle*¹⁵

En France, de 1920 à 2020, l'espérance de vie a presque doublé, passant de 48 ans à 85 ans pour les femmes et de 45 ans à 79 ans pour les hommes¹⁶. Depuis la fin du XXe siècle, il n'est plus rare que quatre générations coexistent pendant quelques années.

Dans ce même laps de temps, le nombre de naissances par an, a chuté de 838 milliers à 714 milliers¹⁷, avec pour conséquence le vieillissement de la population que l'on observe aujourd'hui.

Or, comme dans la maison de la famille nucléaire il n'y a pas de place pour la belle-mère, le problème de l'habitat des «grands-anciens» se pose. Il est arrivé aux baby-boomers d'accueillir un de leurs grands-parents lorsque leurs enfants étaient en bas âge. Dans cette logique, ces enfants en bas âge devenus adulte devraient à leur tour, accueillir les parents des boomers, or on l'a vu ces enfants sont encore chez leurs parents à 25 ans et ne fondent leur foyer qu'à 37 ans en moyenne.¹⁸

¹⁵ *Tatie Danielle*, film de 1990, raconte la cohabitation difficile d'un couple avec une grand-tante odieuse et indigne qui finira par mettre le feu à l'appartement. *Tanguy*, film de 2001, raconte la cohabitation difficile d'un couple avec leur fils de 28 ans qui refuse de quitter le giron familial car il aime ses parents qu'il décrit comme « intelligents, ouverts, généreux, qui m'ont laissé toute latitude pour faire ce que j'aime ». Il ne tient pas au hasard que ces deux films soient l'oeuvre du même réalisateur, Etienne Chatiliez, qui a voulu montrer les changements de mode de vie des familles au sortir des années 1990.

¹⁶ *L'espérance de vie en France*, INED, mise à jour en juillet 2020. Disponible sur <https://www.ined.fr/fr/tout-savoir-population/graphiques-cartes/graphiques-interpretes/esperance-vie-france/> [consulté le 28/07/2022]

¹⁷ *Tableaux de l'économie française*, INSEE, paru en février. Disponible sur <https://www.insee.fr/fr/statistiques/4277635?sommaire=4318291> [consulté le 28/07/2022]

¹⁸ *Âge moyen des mariés selon le sexe. Données annuelles de 1994 à 2021* INSEE, janvier 2022. Disponible sur <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2381500> [consulté le 28/07/2022]

Le vieillissement de la population n'a malheureusement pas été anticipé, ni par les familles, ni par les pouvoirs publics. La question de la présence des grands seniors¹⁹ dans l'espace public et dans l'espace privé n'a pas été réfléchie, jusqu'à aujourd'hui.

La solution des EHPAD s'est développée mais personne n'a envie d'y aller; un des arguments les plus cocasses étant « *Je ne veux pas y aller, il n'y a que des vieux* ». Et personne n'a envie d'y envoyer qui que ce soit. Pour des raisons financières, tout d'abord, et sans parler des nombreuses structures, privées ou publiques, spécialisées dans le grand âge dénoncées régulièrement pour leurs manquements. Mais aussi parce qu'on entrevoit une certaine culpabilité à faire sa famille choisie sans y inclure ses parents les plus vulnérables.

Le phénomène de vieillissement de la population ne fait que s'accroître mais les familles choisies, en se libérant des normes, sont peut-être plus promptes à accueillir leurs anciens. En libérant les compositions familiales et les valeurs de la maison, la cohabitation intergénérationnelle semble moins incongrue, et pourrait devenir un moyen pour chacun de faire face aux défis de ce début de millénaire.

¹⁹ L'allongement de la vie est telle que l'on parle désormais de jeunes seniors pour distinguer les jeunes retraités de leurs parents.

2. Des défis à relever

2.1 Le syndrome du frigo

La réflexion au sujet de la cohabitation intergénérationnelle a germé dans un frigo...

En analysant la maison de mes parents et celle de ma famille nucléaire, on compte pour cinq personnes : 300 m² habitables, 8 chambres, 3 salles de bains, 5 toilettes et deux frigos à moitié vide. à nous cinq, nous n'avons raisonnablement besoin que de la moitié de ces équipements.

Ces maisons vont à l'encontre des mouvements de dé-consommation et d'économie d'énergie vers lesquels chacun souhaite tendre. Les frigos, les ampoules, les systèmes de chauffage, consomment de l'énergie chacun de leur côté alors qu'ils consommeraient la même énergie qu'on soit un, trois ou cinq personnes dans la pièce.

L'amorce d'une frugalité énergétique nécessaire d'une part, mais aussi et surtout les difficultés économiques liés au coût des loyers et du foncier, sont les principaux leviers d'une volonté de se regrouper autour d'équipements mutualisés.

** Soit dit en passant n°12*

Pourquoi seriez vous prêts à partager votre maison ?

Maman : Raisons économiques. Pour aider une personne qui ne pourrait plus vivre seule à cause de soucis financiers.

Isabelle : ... réduire les coûts.

Corine : Pour alléger des frais de fonctionnement, optimisation de l'espace, pas de double emploi de meubles, vaisselle, électroménager, outils de bricolage.

* _____

Soit dit en passant n°12

On peut se poser la question de savoir si un jour les problèmes écologiques seront pensés pour eux mêmes. Tant qu'elle sera mesurée à l'aune des insatisfactions économiques, l'écologie pourra toujours attendre derrière. Cela vaut pour le citoyen comme pour le politique.

* Soit dit en passant n°13

Les besoins en équipement, nourriture et même mètres carrés, ne sont pas proportionnels aux nombres de personnes présentes dans une maison. Comme disent les belles-mères : « *Quand il y a en a pour deux, il y en a pour trois !* »

* Soit dit en passant n°14

Si on la creuse un peu, cette invitation au partage dit en substance : « *Si nous avions été deux, soit nous aurions surconsommé, soit nous aurions jeté.* »

Vue par ce prisme, la consommation peut avoir une décroissance exponentielle; plus il y a d'individus dans une maison, moins on consomme par personne. Sans résoudre totalement ni les problèmes écologiques, ni les problèmes économiques rencontrés par les familles, la cohabitation peut être un moyen de faire face à ces préoccupations. Et en découlerait également un moyen de résoudre, en partie, l'asphyxie foncière dont souffrent les grandes villes.

* _____

Soit dit en passant n°13

Demander de résoudre les crises économiques et écologiques par le biais de la cohabitation à des gens vivant déjà sous pression dans leur logement paraît un peu inapproprié. Sans aller jusqu'à Dacca au Bangladesh où la densité de population dépasse : 46.000 hab / km², dans les grandes métropoles françaises, on voit des tensions apparaître dans des familles aux logements trop exigus. Phénomène qui s'est accentué durant la crise de la COVID.



Soit dit en passant n°14

Au premier semestre, j'avais mené une réflexion sur l'habitat maximal. Si l'on considère que 40m² pour une personne seule est un espace raisonnable, sa proportionnelle 80 m² pour deux est juste, sa proportionnelle pour trois; 120m² est trop. Ramenée à l'échelle de la planète, cette proportion en dit long sur notre manière de dire la place de l'humain sur la terre.

« 0.06%

0.06% de la surface de la Terre, c'est la place que prendrait l'humanité si chacun habitait 40m²...

0.06% de la surface de la Terre, c'est 308 000 km², soit environ la surface de l'Italie.

Ce que dit cette proportion ?

Ce que le vocabulaire de la migration des hommes ne dit pas.

Paradoxalement, la rhétorique en la matière parle de : densité, mouvement, flux, accueil, crise, refuge, déplacement, débarquement, exil.... La proportion 0,06% posée dit : à l'échelle de la Terre, l'échelle humaine est petite, voire toute petite.

0,06% participe de ces mesures qui selon Michel Serres «... unissent sans opposer, nous rassemblent sans hiérarchiser, enseignent que ni solitaires ni en groupe, les hommes ne sont pas la mesure de toutes les choses»¹.

Ramenée à une mesure juste, une réalité est plus simple à appréhender et son impression, de facto, plus juste.

Ce qu'interroge cette proportion ?

L'habitat maximal.

Nombre d'ouvrages, d'essais, de reportages se penchent sur ce que devrait ou doit être l'habitat minimal pour JE; mais nous sommes-nous seulement posé la question de l'habitat maximal pour NOUS ?

Quelle place dois-JE prendre pour que NOUS en ayons une aussi, alors que la Terre réclame sobriété ?

Serait-il envisageable, dans un mouvement de frugalité heureuse² et collective, d'imaginer un habitat de taille nécessaire. De taille juste ? pour NOUS tous.

Ce à quoi répond cette proportion ?

À notre impuissance à nous imaginer demain.

Selon une étude de Climate Central¹ publiée le 8 novembre 2019, d'ici 2050, des zones côtières abritant 300 millions de personnes seront menacées par la montée des océans. Est-ce que comme le vieux monsieur de la maison en petits cubes³, nous serons contraints de construire nos nouvelles maisons sur les anciennes ? Comme lui, de construire sans arrêt et de regarder en arrière

quand il n'y avait pas d'eau ? Comme d'autres, de subir, de s'exiler, de re-subir ? Comme d'autres encore, de se laisser noyer par des chiffres tellement difficilement perceptibles qu'ils inventent d'autres ou en croient d'autres.

Ou alors, tenter de prendre la mesure : 300 millions d'habitats de $40m^2$, c'est $12\ 000km^2$, soit 0.002% de la Terre. Investir 0.002% de la Terre entre-t-il dans la catégorie des catastrophes ?

L'architecture pourrait-elle prendre sa part de confiance en l'avenir en imposant un vocabulaire approprié à la réalité ? De par ses qualités en matière de mathématiques et de géométrie, l'architecture ne pourrait-elle pas dire :

«C'est possible car nous avons mesuré» ?

1 Serres (Michel), *Les Origines de la géométrie*, Paris, Flammarion, 2004, 337p.

2 Bornarel (Alain), Gauzin-Müller (Dominique), Madec (Philippe), *Manifeste pour une frugalité heureuse*, rédigée le 18 janvier 2018. Disponible sur <https://www.nature.com/articles/s41467-019-12808-z> [consulté le 02/02/2020]

3 Hirata (Kenya), Katô (Kunio), *La Maison en petits cubes*, Vanves, Nobi ! Nobi ! , 2012, 48p.



Illustrateur Katô (Kunio), *La Maison en petits cubes*, Vanves, Nobi ! Nobi ! , 2012, 48p.

2.2 Le travail transformé

Depuis une dizaine d'années, des évolutions notables dans les façons de travailler sont à remarquer. Le télétravail, dont les prémices datent d'avant la crise de la COVID, s'est renforcé durant le confinement de 2020, pour se pérenniser en cette période post-covid.

Lors du confinement, un décloisonnement a eu lieu entre vie publique et vie privée. Les familles ont dû s'adapter, et adapter leur logement pour que chacun; parents et enfants, puissent continuer à travailler dans de bonnes conditions. Cette période a révélé combien les usages de nos maisons sont hyper-rigides, et a pointé du doigt les inégalités entre « bien » et « mal » logés.

De plus, la structure du monde du travail se déstabilise. Les postes offerts sont de plus en plus précaires et on demande assez facilement aux travailleurs de changer régulièrement de poste donc de lieu de travail. Si cette instabilité est souvent subie par les employés, elle peut être aussi sources d'opportunités; on fait de moins en moins toute sa carrière dans la même entreprise et les possibilités de formations et de changement de branches sont nombreuses.

La rigidité du monde du travail s'effrite, impliquant une nécessaire mobilité des salariés. Il est possible aujourd'hui, qu'une partie de la semaine de travail ait lieu dans une ville et l'autre partie dans une autre ville. Ou que la semaine de travail et le week-end de repos se situent dans deux endroits bien distincts.

Télétravail et mobilité impliquent des espaces dédiés au temps travail dans la sphère privée mais également des logements secondaires, autre que la maison familiale, dans la ville où l'on travaille une partie de la semaine.

Ce pied-à-terre peut prendre la forme d'une colocation ou d'une chambre à louer. La colocation, courante chez les étudiants et les jeunes travailleurs, devient également une pratique émergente chez beaucoup de salariés, quels que soient leurs âges et leurs catégories professionnelles.

Les récents conflits en Europe ont accentué les pressions économiques, en particulier en matière d'énergie et de carburant. Les réponses apportées pour faire face à ces défis vont sans doute confirmer le télétravail. Vie publique et vie privée vont cohabiter de plus en plus et la mutualisation des équipements devenir une nécessité. Il ne s'agira plus d'imaginer des espaces de simple cohabitation abritant des vies privées mais incluant également une sphère professionnelle.

2.3 Entraide et dépendances

Entraide

On l'a vu, nous sommes soumis à la démultiplication des tâches et nos vie sont divisées en une myriade de spectres. Aux sphères professionnelles et familiales, se sont ajoutés, les relations amicales, les activités de loisirs, l'engagement associatif ou politique, les reprises d'études, la vie numérique, les voyages, etc.... Le temps consacré à chaque tâche se réduit d'autant que l'ère numérique nous habitue au « tout, tout de suite ». Cette multitude d'actions à accomplir en un temps réduit peut expliquer cette tendance au sentiment de manque de temps et d'inachevé, d'où naissent des frustrations et du stress.

De la même façon qu'il y a une volonté de mutualiser les espaces et les équipements par soucis d'économie, on pourrait imaginer mutualiser certaines tâches pour gagner du temps.

Pourquoi seriez-vous prêts à partager une maison ?

Corine : Partager des connaissances, jeux, activités, les loisirs en tenant compte des préférences et des envies de chacun, se sentir utile.

Monique : Pour aider et rendre service.

Caroline: Si j'étais amenée à devoir soutenir quelqu'un, famille, amis, qui que ce soit qui aurait besoin d'un lieu en raison d'une situation difficile.

Spontanément, c'est l'aide à apporter aux autres qui prime sur le reste. Aucune des personnes n'a répondu parce que je souhaite qu'on m'aide. La quête personnelle vise essentiellement à donner du sens à la cohabitation : « *Partager* », « *rendre service* », « *soutenir* », « *se sentir utile* ».

La nature de cette aide est très pragmatique. Le but étant de partager la charge mentale inhérente à l'organisation d'une maison : le ménage, la cuisine, les courses. Lorsqu'on demande ce qu'elles attendent en retour, les interviewées, évoquent également ces tâches assez triviales.

Qu'êtes-vous prêts à faire pour les autres dans une maison partagée ?

Corine : Des repas en communs, des activités, des loisirs, du bricolage.

Isabelle : Tout mais le ménage ne serait pas ma priorité.

Monique : Un peu de ménage.

Caroline : A peu près tout ce qui relève de l'intendance, cuisine, ménage, entretien courant, menus travaux, tout ce qui tient de l'organisation générale.

Maman : Manger, le ménage, l'intendance, les courses.

Qu'est-ce que vous aimeriez qu'on fasse pour vous ?

Isabelle : S'occuper des repas.

Monique : Faire les repas.

Caroline : Qu'on me décharge d'une partie des préoccupations que demande la vie dans une maison.

Maman : Les papiers et le repassage.

Il semble donc que « faire ménage » tiennent toujours à « faire le ménage », or la notion de partage de cette tâche est une condition manifeste à la réussite de la cohabitation.

Dépendances

S'agissant de cohabitation intergénérationnelle, l'entraide va être sans doute suspendue aux niveaux de dépendances où peuvent se trouver certains.

« L'intergénérationnelle est posée souvent par les groupes comme un mot magique avec énormément d'attentes et en se disant que l'entraide allait se faire entre les générations de façon naturelle, ce qui n'est pas tout à fait vrai. Et en oubliant que les choses (...) se construisent et qu'il faut tenir compte des représentations que les groupes qui se lancent (...) qui ne sont pas exemptés ou bien sont aussi à la merci des stéréotypes, ont des représentations âgistes, ont des comportements, des propos âgistes et qu'il faudra absolument travailler là-dessus : comment les plus jeunes, les familles et les plus vieux n'ont pas les mêmes temporalités, n'ont pas les mêmes besoins. Et qu'il y a des choses que les vieilles et les vieux ont besoin de discuter ensemble, ne serait-ce que les questions de fin de vie, les questions de références... Mourir dans la dignité par exemple. »²⁰

²⁰ Annie Le Roux, co-fondatrice de l'association Hal'Age, Podcast : Vieillir vivant ! Épisode n°5 : Mythes et réalités de l'habitat intergénérationnel - 20 mai 2021, Disponible sur : <https://vieillirvivant-webinaires.lepodcast.fr/>, [consulté le 06/07/2022]

Ne sachant trop que faire de ses anciens, notre société les met face à deux injonctions contradictoires; une les encourageant à l'autonomie lorsque personne ne peut les accueillir, et une autre, hyper-infantilisante, qui consiste à régler leur journée, leur repas, ce qu'ils doivent faire ou non et à quelle heure. C'est sur ce dernier mode que s'organisent les maisons de retraites et c'est sans doute là que s'installe le mal être des personnes âgées au sein de ces établissements.

Annie Le Roux l'évoque parfaitement dans l'extrait du podcast; les préoccupations des anciens ne sont pas toujours en adéquation avec les préoccupations des plus jeunes. D'autant plus que les grands seniors d'aujourd'hui sont les derniers représentants d'une génération où les questions concernant le corps, la santé et la sexualité étaient très cloisonnées entre parents et enfants.

Le chemin est encore long avant de trouver le curseur juste entre l'entraide et l'autonomie sans que personne ne s'en trouve gêné : ni les seniors qui ne veulent pas faire subir leur vieillesse à leurs enfants, ni les enfants qui tentent de les soutenir sans les étouffer.

L'idéal serait de trouver des espaces où les seniors pourraient exercer leur autodétermination jusqu'à leur mort, or notre société peine encore à penser les sujets liés aux corps des anciens et encore plus à leur fin de vie.

3. Grandir - Apprendre

Une des raisons pour lesquelles les interviewées étaient prêtes à partager une maison, outre l'aspect financier et le partage des tâches, c'est l'envie de s'accomplir et de grandir. Comme un moyen de développement personnel.

* Soit dit en passant n°15

Isabelle, en plus du « *partage des besoins* », parle du « *partage du savoir* ». Corine souhaite « *partager des connaissances, des jeux* » et Méline pense « *que ça peut nous faire devenir plus autonome* », d'ailleurs pour elle une maison, « *C'est le lieu où on habite, l'endroit qui va nous voir grandir, rire, pleurer* »

*

Soit dit en passant n°15

Isabelle parle de « *partage des besoins* », comme s'il était possible de partager un besoin, tel que la soif ou la faim. Est-ce qu'il est possible de partager sa faim, comme on partage son pain ? Est-ce que les besoins ont également une décroissance exponentielle du moment qu'il y a plusieurs personnes dans la pièce ? Est-ce que si « on se sent bien », condition d'une maison idéale évoquée par les interrogées, on ressent moins de stress, donc moins le besoin de se reposer* ? Est-ce que lorsqu'on partage ses connaissances et son expérience avec plusieurs personnes de façon quotidienne, on ressent moins le besoin de communiquer* avec des inconnus de façon virtuelle ?

* *Se reposer* et *communiquer avec ses semblables* sont deux des quatorze besoins fondamentaux identifiés par Virginia Henderson¹ (1897-1996), infirmière, enseignante et chercheuse américaine.

¹ *Les 14 besoins fondamentaux de Virginia Henderson* [en ligne], Espace Soignant . Mis à jour le 02/08/2019. Disponible sur <https://www.espace-soignant.com/aide-soignant/as-module-1-besoins-developpement-et-sociologie/14-besoins-fondamentaux-de-virginia-henderson> [consulté le 25/07/2022]

Monique Eleb réagit aux réponses données lors d'un micro-trottoir par des gens à qui on a demandé « Pourquoi cohabiter ? » :

« ... une chose m'a étonnée, c'est qu'ils parlent de grandir. Et c'est vrai que ce qu'on a observé, c'est que cohabiter, ça pouvait être un rite de passage, c'est-à-dire ça pouvait être un moment dans une vie qui permet au fond d'apprendre la sociabilité. D'ailleurs, c'est un peu esquissé dans les réponses; il y a l'idée que c'est un rite, c'est à dire que avant et après, on est transformé. C'est souvent le cas des plus jeunes (...) ils arrivent tout emprunts des valeurs de leur famille et ils se retrouvent avec des cohabitants qui ont d'autres valeurs. Donc ils grandissent effectivement parce qu'ils apprennent la vie quotidienne, ils apprennent la sociabilité, le respect des autres. C'est très important dans la cohabitation. »²¹

Il y a une volonté des porteurs de projet de cohabitation que cette expérience soit enrichissante sur le plan humain, alors on peut se dire que le rôle qui manquait tant aux grands-parents au sein de la famille nucléaire, se joue peut-être là.

Les vies à cent à l'heure, écrasées par des pressions financières et sociétales, poussent les individus à se recentrer autour de valeurs simples telles que le partage et le savoir. Et ce savoir est d'autant plus enrichissant qu'il n'est pas uniforme d'une génération à l'autre. Réapprendre de ses parents et s'enrichir de leurs conseils, tout en étant à leur côté pour les aider à mener une vie qui ne soit ni une vie de vieux, ni une vie à part mais une vie avec un véritable rôle dans la société.

²¹ Podcast, *Désirs d'Architectes. Pourquoi choisir l'habitat partagé ?* [en ligne], Batiradio. Novembre 2020. Disponible sur <https://www.batiradio.com/podcasts/megatrends/usagers-habitants/habitat-partage/> [consulté le 30/03/2022]

L'émergence de nouveaux profils d'individus a bouleversé les structures familiales, ce qui laisse le champ libre à toutes les compositions possibles; on peut fonder une famille héréditaire ou une famille choisie ou les deux. En ces années de préoccupations économiques et environnementales, les valeurs individuelles sont moins axées sur la réussite que sur le partage, le savoir et l'expérience nécessaires à l'accomplissement de soi.

Les nouveaux modes de vie nécessitent des espaces dont la conception doit prendre en compte le renouvellement moins rapide des générations et les parcours de vie changeant, et où l'entraide entre tous ne doit pas se faire au détriment de l'autonomie et de l'intimité de chacun.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'ACCES A L'INFORMATION

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Chapitre 3

Les nouvelles formes d'habitat

Les conditions sociologiques et les structures familiales sont en place, il reste aux familles choisies à se faire un toit.

Les exemples de maison partagée se multiplient, qu'ils soient le projet spontané d'usagers et/ou le travail d'architectes. Le développement et la construction de ce type de logements se heurtent encore, malheureusement, à quelques écueils et les acteurs du bâtiment semblent avoir un petit temps de retard sur les attentes de la société.

« Il conviendrait d'observer avec les sociologues « urbains » que les types d'habitation évoluent proportionnellement plus lentement que les modes de vie des habitants et que la persistance d'archétypes spatiaux dans l'habitation consacre la permanence de certaines manières d'être à domicile »²²

²² Barbey (Gilles), *L'Évasion domestique, essai sur les relations d'affectivité au logis*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 1990, 193p.

1. Des attentes et des idées

1.1 Des attentes

Avant de donner une forme architecturale à ce qu'elles imaginent de leur maison en cohabitation, les interviewées ont d'abord circonscrit les espaces partageables ou pas, et délimité les notions d'intime et de commun.

Quelles sont les pièces que vous ne partageriez pas ?

Corine : Chambre, toilettes, salle d'eau.

Maman : Ma chambre, un écran télé et quelques livres.

Caroline : La chambre.

Monique : Chambre et toilettes.

Isabelle : Chambre et toilettes.

Mona : Chambre.

Méline : Que la chambre, mais s'il y a aussi les toilettes et la salle de bain, c'est encore mieux.

Dans la maison partagée, ce n'est plus seulement le nombre de chambres qui doit être égal au nombre d'habitants mais également celui des sanitaires.

Les espaces habités consacraient déjà une chambre à chaque enfant, et de plus en plus à chaque membre du couple. Le phénomène de « chambre à part » dans un couple est moins un tabou et a tendance à se développer dans les foyers où le logement le permet.

Des prémices de ces espaces en plus sont déjà observables dans les pavillons. Il arrive que les familles aménagent à leur adolescent, une chambre et des sanitaires bien à eux, dans le grenier, la buanderie ou au fond du garage.

Les espaces nécessaires aux besoins ayant trait aux corps ne sont pas négociables au partage. Tout d'abord, ce sont les lieux les plus ingrats à entretenir. « Faire le ménage » pour « faire ménage » semble trouver sa limite. Un rééquilibrage du partage des tâches est attendu : tu as souillé seul, tu nettoies seul et j'ai souillé seul, je nettoie seul. Ensuite, chambre, toilettes et salle de bains sont les espaces où l'on se retrouve le plus souvent seul. Ce besoin d'être seul est la définition donnée en majorité pour définir l'intimité.

Qu'est-ce que l'intimité ?

Corine : L'endroit où je souhaite être seule.

Maman : Lorsque tu as envie de t'éloigner et de ne pas parler aux gens.

Monique : Chacun dans ses appartements.

Isabelle : C'est un espace personnel.

Mona : Le besoin d'être seule.

Méline : Avoir un espace pour soi où on peut accéder lorsque l'on en a envie.

* Soit dit en passant n°16

Est-ce à cause du sujet - la cohabitation - que les interviewées affirment le besoin de se retrouver seules à un moment donné ? Est-ce qu'elles craignent dans l'optique de vivre à plusieurs de ne plus avoir d'espace dédié où elles pourraient agir seules et se développer seules ?

*

Soit dit en passant n°16

Si dans le projet de vivre à plusieurs, l'intimité, c'est être seul, dans un projet de réclusion, volontaire ou non, l'intimité se portera sans doute davantage sur la vie avec d'autres : pouvoir parler à sa famille sans témoin pour des prisonniers par exemple, ou pouvoir partager les fêtes en famille pour des personnes isolées par le travail pendant un long moment. La notion d'intimité est changeante selon le moment vécu. Les personnes vivant une extrême solitude ont certainement d'autres définitions à donner à l'intimité que le besoin de se retrouver seul.

C'est dans leur chambre que les enfants ont gagné en autonomie et ont développé leur individualité. Les adultes ont également besoin d'un endroit à eux.

Dans l'essai, *Une Chambre à soi*²³, Virginia Woolf soutient que ce n'est pas le talent qui manque aux femmes pour devenir écrivain mais un espace intime, « une chambre à soi ». Cette chambre à soi est le symbole de l'indépendance financière et morale, mais Virginia Woolf la pense également comme un lieu physique, au sens propre. Tel un espace que l'on peut fermer à clé sans être dérangé afin d'y exercer sa créativité, sa réflexion et son développement personnel.

Ce qui a permis l'individualisme tel que défini au second chapitre, doit être maintenu si l'individu ne veut pas être à nouveau « dilué » dans un groupe. C'est-à-dire, préserver un espace à soi où il pourra se développer en autonomie et trouver assez de ressources pour partager le reste .

Caroline qui ne partagerait pas sa chambre, voit l'intimité avec une échelle un peu plus grande. L'intimité peut se créer à plusieurs :

Caroline : Elle se niche dans des endroits parfois inattendus, elle n'est pas toujours dans l'isolement d'ailleurs, l'intimité peut aussi se créer à plusieurs, tout comme le collectif peut la brider. Pour moi, il s'agit de l'endroit où on est le plus en accord avec soi-même, celui où l'on peut déposer son « armure sociale » et être au plus près de soi et de l'autre.

Ce que Caroline voit comme un cercle intime fini ne se résume pas à son propre corps mais également au fait d'être « soi-même » et « d'être au plus près de soi et de l'autre ».

Ici, l'intimité se construit avec les autres et dans les pièces communes. Elle rejoint alors les autres interviewées : la « fin » de son intimité est le « début » du commun des autres.

Qu'est-ce que le commun ?

Corine : Cuisine, salle à manger, salon.

Maman : Les repas sauf petit-déjeuner²⁴, jeux de société, discuter, promenade.

Monique : Quand on est tous ensemble.

Isabelle : Tout ce qui peut être partagé.

Caroline : Un lieu de partage, d'entraide, de soutien, de plaisir aussi, de rires, de fun...

Mona : Tout le monde à/a sa place.

* Soit dit en passant n°17

Corine désigne des espaces où se tiennent les activités que les autres envisagent de partager. Les repas dans la cuisine, les jeux et la conversation dans le salon, la promenade au jardin et le rire et le fun partout.

Le commun, c'est tout se qui se partage et qui donne lieu à un échange intellectuel : discuter, jouer, rire, grandir, etc... Dans nos traditions, les repas sont l'occasion d'échange et d'écoute, c'est naturellement que la cuisine fait partie du commun.

*

Soit dit en passant n°17

Au moment de retranscrire la réponse de Mona, une ambiguïté est apparue. A-t-elle voulu dire « Tout le monde a sa place » ou « Tout le monde à sa place » ? Au-delà d'une parole spontanée d'enfant, cette réponse révèle la nuance entre « devoir être à sa place » qui avait cours dans les familles décrites au premier chapitre et « avoir sa place » réclamé aujourd'hui par chacun.

En l'interrogeant à nouveau, Mona a précisé : « Le commun, c'est lorsqu'il y a une chose qu'on partage et que tout le monde a sa place autour ».

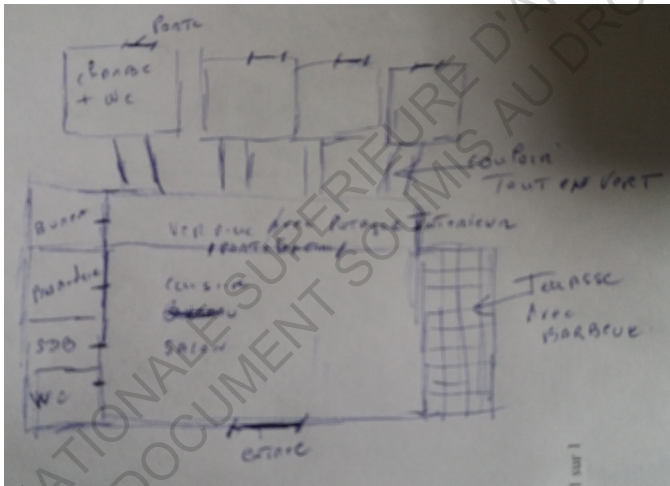
24 Le petit-déjeuner est un besoin lié au corps. Un corps qui se réveille n'est pas un corps social.

Des idées idéales

Les jalons de l'intimité et du commun posés, il faut imaginer l'architecture de la maison partagée.

Bien que toutes les personnes interviewées ont entrepris des travaux dans leur propre maison, soit à leur arrivée, soit en l'adaptant à l'usage, aucune n'est professionnelle du bâtiment. Les dessins de ce qu'elles imaginent d'un espace de cohabitation ne sont produits qu'avec le ressenti du minimum vital dont elles ont besoin pour elles et pour les autres.

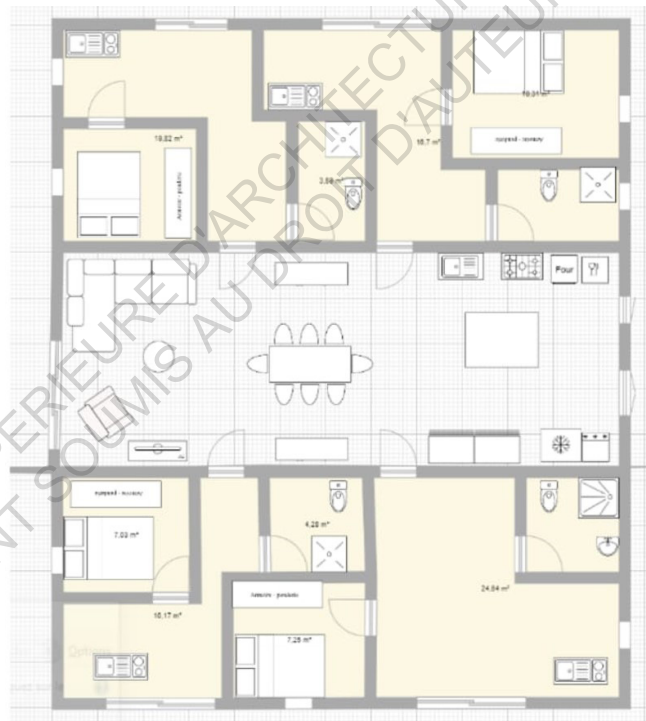
Les figures proposées, dégagées de toutes notions et de contraintes liées à l'architecture, révèlent donc d'autant plus les idéaux d'usagers.



Isabelle, *Plan pour une cohabitation*, Crézilles, janvier 2022

Chez Isabelle, les espaces intimes sont réduits à la chambre et aux toilettes. Ces espaces ont un accès dédié et sont cloisonnés entre eux, il n'y a pas de rapport privilégié entre deux espaces intimes. L'intime et le commun sont nettement séparés par un sas abritant un potager.

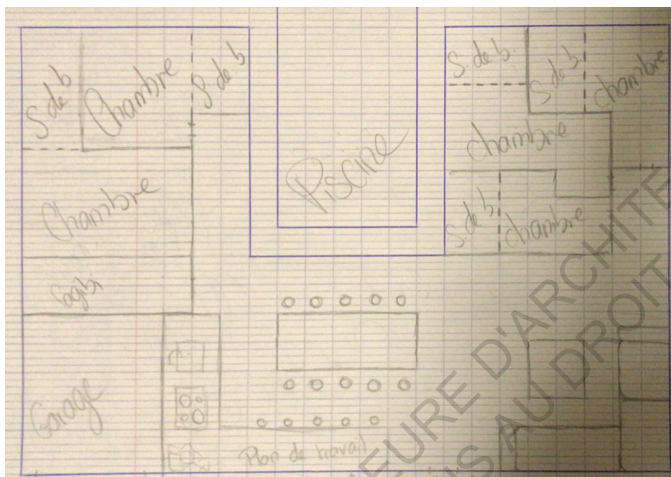
L'espace commun est très généreux, il suppose le partage de la salle de bain, du bureau et de la buanderie, ainsi que la prise en commun de tous les repas. Isabelle inclut les tiers en prévoyant des toilettes « invités ». La terrasse commune est accessible uniquement par les communs, elle ne peut pas être le lieu où on peut se retrouver seul sans risque d'être dérangé.



Corine, Plan pour une cohabitation, Écrouves, février 2022

Dans la maison de Corine, les surfaces intimes sont moins réduites et prennent une place plus importantes dans le plan. Ces espaces sont à l'échelle d'un studio, on peut y dormir, se laver et manger. Ils bordent la salle commune faisant d'elle le cœur de la maison. Les studios sont

en lien direct avec le commun qui est envisagé comme un lieu de rendez-vous : on se retrouve pour prendre des repas mais pas forcément à tous les repas et pas forcément tous ensemble sauf si on décide de le faire. Les studios qui ont des accès par l'extérieur maintiennent une certaine autonomie et surtout une liberté de mouvements et d'actions en dehors des autres habitants.

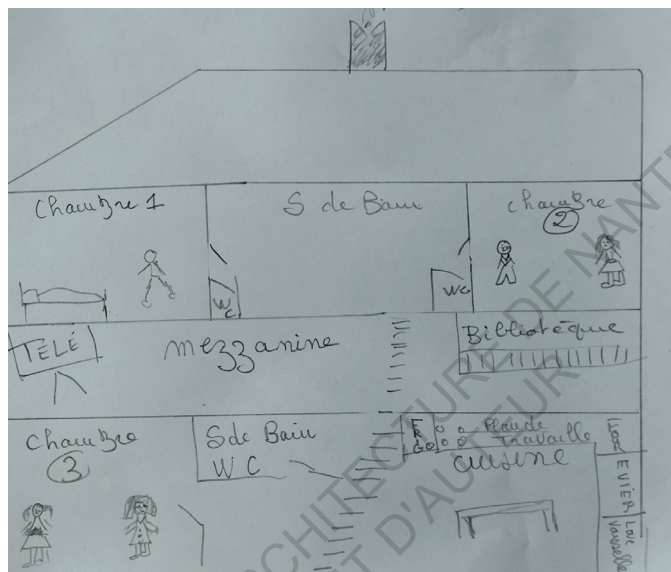


Méline, *Plan pour une cohabitation*, Écrouves, février 2022

Le plan de Méline rassemble les espaces intimes à l'intérieur de l'espace commun qu'elle a d'ailleurs signifié d'une couleur différente. Les espaces intimes sont imbriqués les uns dans les autres et leur accès ne se font uniquement par l'intérieur de la maison.

Sa maison ressemble à une maison traditionnelle que l'on aurait aménagée pour recevoir une grande famille, à ceci près qu'elle préserve l'intimité des personnes avec des sanitaires dédiés.

Méline prévoit un grand espace extérieur commun, occupé ici par une piscine mais on peut imaginer qu'elle y voit un lieu de partage de loisirs quels qu'ils soient.

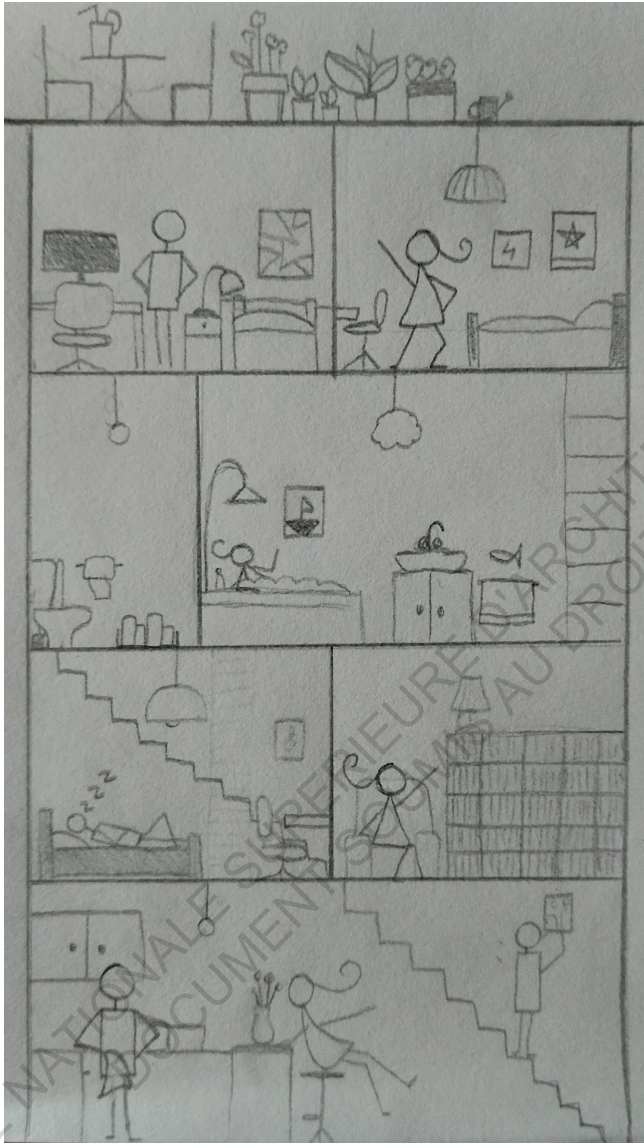


Maman, Plan pour une cohabitation, Francheville, juillet 2022

Maman envisage la maison partagée en étage. La coupe dessinée montre une zone commune au premier étage qui vient faire « tampon » entre des espaces mixtes au rez-de-chaussée et des espaces intimes au dernier étage. Cette disposition favorise les croisements et les rencontres, d'autant plus que la maison à un accès unique à tous.

La mixité des profils de familles sur un même étage est intéressante. Les célibataires ou les enfants ne sont pas relégués sous les toits, ni les anciens au rez-de-chaussée. Un couple et une personne seule peuvent cohabiter.

Les chambres du dernier étage ont une salle de bain commune, cette subdivision de l'intime en commun proposée par la maison dynamise la forme du logement et sa façon de l'habiter.



Mona, Plan pour une cohabitation, Carquefou, juin 2022

Dans les espaces intimes que sont les chambres, Mona y voit également des lieux de travail. Elle prévoit des postes individuels impliquant nécessairement des dimensions de

chambre adaptées. Avec ses bureaux dédiés, la maison anticipe non seulement les nouvelles formes de travail mais inclut de fait, les enfants et les adolescents qui ont toujours besoin de travailler dans l'espace privé des logements.















De l'accès unique en rez-de-chaussée à la terrasse commune en toiture, la maison propose une déambulation favorisant les rencontres. La question de la place des hommes dans une cohabitation n'est pas un sujet pour Mona. Comme elle l'a mentionné plus haut « Tout le monde a sa place »

Il y a des constantes dans les attentes et les idées des intervenantes et si les schémas des idéaux sont différents (fig. 1, p.72), ils sont plus révélateurs d'un nombre de possibilités infini que des différences d'aspirations qui mettraient en échec les projets de cohabitation.

En dessinant un personnage qui dort dans la pièce à côté d'un personnage qui lit, Mona déconstruit sans le vouloir, le modèle « jour-nuit » des logements classiques où tout le monde dort en même temps et du même côté de la maison.

Or cette déconstruction qui peut laisser place à de nouvelles possibilités d'espace, peine à être envisagée par les acteurs du bâtiment.

Fig.1 : Tableau de synthèse de l'intime et du commun

	Isabelle	Corine	Méline	Mona	Maman
 Cuisine	●	●	●	●	●
 Toilettes	●	●	●	●	●
 Chambre	●	●	●	●	●
 Salle de bains	●	●	●	●	●
 Buanderie	●	✘	✘	✘	✘
 Poste de travail	●	✘	✘	✘	●
 Toilettes invités	●	✘	✘	✘	✘
 Loisirs intérieurs	●	●	●	●	●
 Loisirs extérieurs	●	✘	●	●	✘
Schéma de principe					

2. Et l'architecture dans tout ça ?

La mise en œuvre concrète de l'envie de vivre ensemble se heurte à des impératifs que le groupe doit prendre en compte, et c'est là que le rôle de l'architecte et de l'ensemble des acteurs du bâtiment peut s'affirmer. En accompagnant les habitants et aussi en insufflant des idées de cohabitation.

2.1 Le modèle des maîtres d'ouvrage

« L'économie actuelle du logement est orientée vers le standard qui est un logement unifamilial construit autour de l'idée d'une famille nucléaire. Et donc l'idée que des personnes puissent cohabiter à l'intérieur même d'un appartement n'est pas encore entrée dans la programmation des maîtres d'ouvrage courants »²⁵

Le constat que fait l'architecte Sabri Bendimérad, montre que les maîtres d'ouvrage tiennent au modèle économique hérité des années 50 lorsque le besoin de logement de masse s'est fait sentir et que pour des raisons de baisses des coûts, les habitations devaient être rationnelles et standardisées.

Les projets de cohabitation qui aboutissent sont portés par des groupes dont les compétences et les moyens financiers sont suffisants pour leur permettre d'être à l'initiative du projet qu'ils vont mener à bien, soit seuls, soit épaulés d'associations spécialisées dans le développement de ces modes d'habitat.

Un groupe qui n'aurait pas accès aux compétences et aux finances requises pour ce type de projet, peut se tourner

²⁵ Podcast, *Désirs d'Architectes. Pourquoi choisir l'habitat partagé ?* [en ligne], Batiradio. Novembre 2020. Disponible sur <https://www.batiradio.com/podcasts/megatrends/usagers-habitants/habitat-partage/> [consulté le 30/03/2022]

vers les bailleurs, or Annie Le Roux fait le même constat à leur sujet que celui que Sabri Bendimérard fait des maîtres d'ouvrages :

« il y a une réelle difficulté à travailler avec les bailleurs parce que se rencontrent deux mondes qui ne se connaissent pas et qui quelquefois ont du mal à se comprendre.

C'est un travail qui reste à faire, qui se fait doucement, plus ou moins bien dans certains endroits, et c'est souvent lié à des personnalités. C'est un handicap. Les choses se font quand on tombe sur quelqu'un qui a compris et qui il va le faire, et 100 km plus loin, c'est pas possible parce que la personne ne comprend rien et que le bailleur n'est pas prêt à changer ses habitudes et son angle de vision.»²⁶

Ceci étant, s'il y a un marché à conquérir, il y a fort à parier que les promoteurs du bâtiment finiront par répondre aux appels des groupes et des familles qui se forment autour de projets de cohabitation. De plus la population vieillissante réclame de faire partie de la ville sans la subir et de pouvoir vivre en autotomie mais pas dans la solitude. Un énorme chantier est ouvert, les habitudes restent à changer.

Les porteurs de projets ne sont pas exempts de s'attacher au modèle traditionnel « jour/nuit » pour la famille nucléaire (et typiquement français selon Monique Eleb²⁷) Aucun des espaces dessinés par notre famille choisie aux membres relativement dé-normalisés et prête au partage, n'est destiné à un tiers de passage. De plus, les maisons se

²⁶ Annie Le Roux, co-fondatrice de l'association Hal'Age, Podcast : Vieillir vivant ! Épisode n°5 : Mythes et réalités de l'habitat intergénérationnel - 20 mai 2021, Disponible sur : <https://vieillirvivant-webinaires.lepodcast.fr/>, [consulté le 06/07/2022]

²⁷ Podcast, *Désirs d'Architectes. Pourquoi choisir l'habitat partagé ?* [en ligne], Batiradio. Novembre 2020. Disponible sur <https://www.batiradio.com/podcasts/megatrends/usagers-habitants/habitat-partage/> [consulté le 30/03/2022]

referment sur cette famille, certes élargie, sans que ne soit proposé d'espace vers l'extérieur, à part celle d'Isabelle. La terrasse de Méline est enceinte de la maison et celle de Mona est hors-sol.

Pour Annie Le Roux, « *la grande question c'est comment on démocratise (les projets de cohabitation), comment on les rend accessible à tous et à toutes financièrement, et aussi dans les têtes : comment on aide les gens à envisager que c'est possible de décider d'habiter ensemble et de la manière dont on va habiter. (...) C'est un énorme projet politique.* »

De l'initiative du projet à sa concrétisation, tous les acteurs doivent adapter leur façon de faire et de penser, à ce nouvel enjeu du vivre ensemble.

2.2 Adaptations administratives

Les cadres juridiques et administratifs entourant le logement ne sont pas toujours adaptés à la vie à plusieurs, *a fortiori* lorsque les personnes ne sont pas de la même famille biologique. Des outils émergent afin de protéger le groupe et ses membres et les aider à pérenniser leur projet.

Le statut juridique, reconnu par la loi, donne un cadre juridique au groupe et fonctionne comme une règle du jeu à respecter par chacun.

Ce statut peut prendre la forme d'une **Société Civile Immobilière** qui fonctionne comme une entreprise dirigée par des associés qui constituent un capital. Les parts financières apportées par chacun sont inscrites au statut, protégeant chacun en cas de rupture ou de départ. Ce statut nécessite une gestion rigoureuse donc des compétences spécifiques.

L'indivision est un statut juridique qui préserve davantage le bien que les personnes. Elles deviennent responsables financièrement les unes des autres. Ce statut s'adapte mal au trop grand groupe et dont les membres n'auraient pas de liens héréditaires.

En 2021 est créée, la **Société Coopérative d'Intérêt Collectif**, héritière des coopératives ouvrière du XIXe siècle, elle permet de diversifier les participants au capital : locataires, financeurs ou association. Le participant devient membre de la coopérative qui est seule propriétaire du bien. *« Le grand avantage de la coopérative est qu'elle permet à des revenus modestes d'accéder à une forme de propriété. (...) Une forte demande émane de acteurs sociaux du logement pour promouvoir cette organisation civile. En effet, la coopérative répond au désir des municipalités et des bailleurs sociaux d'encourager la démocratie locale, l'implication citoyenne et l'accession à la propriété »*²⁸

Autre possibilité, les membres du groupe choisissent d'être copropriétaires ou colocataires sans forme juridique spécifique. Or, en l'absence de cadre juridique, on peut s'interroger sur les questions de legs en cas de décès, ou de reprise d'une part de propriété en cas de départ.

Fiscalité et minima sociaux

En matière de fiscalité et de droits sociaux, ce sont les revenus du foyer qui servent de références. Les aides au logement, le Rsa, la prime d'activité, les allocations jeunes enfants, dépendent du revenu global du foyer.

²⁸ Marandola (Marthe), Lefebvre (Geneviève), *Cohabiter pour vivre mieux*, Paris, Lattès, 2009, 226p.

Les membres du groupes perdent leurs aides individuelles du fait de vivre à plusieurs. Il n'est pas souhaitable qu'une personne bénéficiant d'une aide se la voit retirer et devienne de fait dépendante financièrement du reste du foyer. Dans ce cas, le projet d'autodétermination de chacun qui a motivé la cohabitation est mort dans l'œuf et les uns remis sous dépendance des autres.

- **Lorette Klepper**, animatrice webinaire : « *il y a une expérience de terrain qui est remontée, qui est celle d'un jeune couple qui a acheté une maison pour faire un habitat intergénérationnel familial, (...) qui voulait pouvoir héberger dans la même maison, une maman vieillissante et un petit frère handicapé. Ils se sont rendus compte qu'en faisant cela, ils allaient perdre tous leur minima sociaux (...) notamment la maman qui avait des APL. (...)*

(...) Est-ce qu'il y a des réflexions sur comment on arrive à monter des projets où il y a des situations familiales qui sont prises en compte, sans forcément que ça contredise ce qui est fait par d'autres chambres politiques publiques, notamment les politiques sociales ?

- **Odile**, réseau Or Gris : « *Si c'est une grande maison où vivent des tas de gens, en effet, on va échapper à toutes les aides sociales. Mais si, sont identifiés des logements particuliers en locatifs gérés par un système, ça doit être possible de mettre en place (le projet).*

- **Lorette Klepper**, : « *Oui, donc c'est une manière de contourner la législation et de pouvoir essayer des choses.*»²⁹

²⁹ Podcast : Vieillir vivant ! Épisode n°5 : Mythes et réalités de l'habitat intergénérationnel - 20 mai 2021, Disponible sur : <https://vieillirvivant-webinaires.lepodcast.fr/>, [consulté le 06/07/2022]

Financements

S'agissant d'habitat intergénérationnel, lorsqu'un projet est porté par des associations, celles-ci ne bénéficient d'aucune subventions car ce type d'habitat n'est pas reconnu par les pouvoirs publics.

Denis Michenaux, président d'Habitat et Humanisme Indre et Loire : « *Pour l'instant, il n'y a pas de reconnaissance publique de cette démarche. La démarche intergénérationnelle, n'est pas une résidence sociale, n'est pas une pension de famille donc on ne peut pas bénéficier d'une aide d'État sur cette question-là, ou d'une aide d'une collectivité.* »

Compte tenu de la relative indifférence, pour le moment, des maîtres d'ouvrage, des bailleurs et des pouvoirs publics pour les projets de cohabitations intergénérationnelles, ils sont souvent portés par des individus en butte aux lourdeurs administratives ou par des associations qui se heurtent à des difficultés de financières.

En Europe, en particulier en l'Allemagne, les pouvoirs politiques mettent en place des dispositifs d'aide à destination des projets d'habitat intergénérationnel, il n'est pas vain d'espérer que la France s'en inspire bientôt :

« (...) Nombre d'initiatives témoignent d'un nouveau « pacte générationnel » pour la société allemande. Parmi les plus significatives figurent les maisons intergénérationnelles. Le terme recouvre des réalités fort diverses (...) coordonnées dans un programme du Ministère fédéral de la famille. Leur point commun est de réunir sous un même toit les différentes générations dans une perspective de meilleure connaissance mutuelle et d'entraide (...). Les 500 projets opérationnels

depuis le 1er janvier 2008 bénéficient d'une subvention fédérale durant 5 ans. Ce délai passé, chaque maison devra avoir développé un financement propre.»³⁰

Odile, du réseau Or Gris, explique que les modèles allemands sont constitués d'un tiers d'habitants de moins de 20 ans, un tiers d'entre eux ont entre 20 et 50 ans et un tiers ont plus de 50 ans. Le renouvellement se fait par une personne qui a le même âge que la personne qui a quitté la maison.

2.3 Des projets réalisés

D'échelles diverses, les projets³¹ qui suivent ont été réalisés en majorité à destination de cohabitation intergénérationnelle. Du sas entre deux espaces d'intimités à la maison abritant 13 cohabitants, les références proposent différents dispositifs afin de mettre en place une cohabitation réussie. Les projets sont choisis car ils répondent en partie aux aspirations des intervenantes et font «en vrai» les espaces qu'elles ont dessinés instinctivement.

Le patio commun

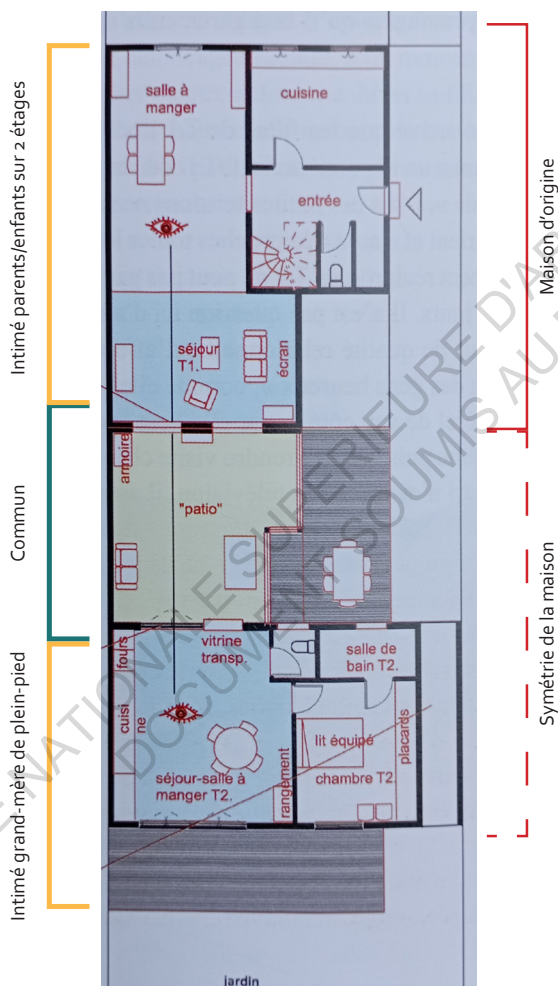
Un couple et ses deux enfants décident d'accueillir la grand-mère de Madame. Leur maison offre un jardin tout en longueur qu'ils utilisent pour agrandir la surface habitable de leur maison.

³⁰ Oberlé (Cécile), *Les Maisons intergénérationnelles en Allemagne : pragmatisme et démarche citoyenne*, Les enjeux démographiques en France et en Allemagne : réalités et conséquences, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2011, p. 157-171.

³¹ Les références sont toutes tirées du même ouvrage : Eleb (Monique), Bendimérad (Sabri), *Ensemble et séparément. Des lieux pour cohabiter*, Bruxelles, Mardaga, 2018, 395p.

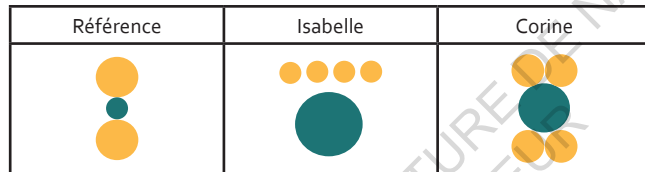
Le couple fait construire une maison symétrique à la leur et aménage un patio qui servira de sas séparant les deux espaces de vie intime.

Il ne s'agit de cohabiter qu'avec une seule personne de plus et d'un certain âge; 100 ans. Donc, seul le rez-de-chaussée est dédoublé, assez pour aménager un studio confortable à la vieille dame.



Eleb (Monique), Bendimérad (Sabri), Relevé de plan

Comme dans la maison d'Isabelle, le commun sépare entre eux les espace intimes et est un passage obligé pour accéder à la terrasse. Une symétrie longitudinale de la maison du couple, répétée trois ou quatre fois pour accueillir de nouveaux cohabitants, produirait la maison de Corine.



Logements intergénérationnels en autopromotion

« (S'agissant) de l'habitat participatif intergénérationnel en France, les exemples (...) sont encore peu nombreux et l'esprit coopératif a été inhibé par une suite de lois (notamment celle de Chalandon en 1971) qui a fini par bloquer toute initiative dans ce sens. La loi ALUR (Accès au logement et un urbanisme rénové) de 2014, a quelque peu amélioré la situation en permettant une reconnaissance légale de l'habitat solidaire et en donnant un statut à la colocation. »³²

L'opération d'autopromotion « La Salière » à Grenoble, conçue par l'agence Tekhnê, regroupe 5 familles sur 772m².




Le rez-de-chaussée abrite les espaces d'activités communes et un studio destiné à d'éventuels invités (ou locataire, il arrive dans ce genre de dispositif que les copropriétaires louent le studio « en plus » pour financer leurs charges). Le collectif se développe ensuite sur 3 étages et propose 5 logements, du studio au T4.

³² Eleb (Monique), Bendimérad (Sabri), *Ensemble et séparation. Des lieux pour cohabiter*, Bruxelles, Mardaga, 2018, 395p.



Agence Tekhnê, Plans R+2 et R+3 de l'opération « La Salière », Grenoble, 2010

Les espaces intimes sont de véritables logements et à l'image des studios proposés par Corine, on peut y exercer toutes les activités de la journée. La salle commune en rez-de-chaussée est un lieu où on se retrouve à condition de se donner rendez-vous. La terrasse commune est lovée dans le rez-de-chaussée telle la piscine que Méline avait imaginée en cœur de logements.

Référence	Méline	Corine
		

Les studios

En 2010, l'agence Hondelatte-Laporte Architectes dessine un projet à Mantes-la-Ville où des studios sont associés à des logements plus grands. Studios et appartements sont aménagés dans des bâtiments différents, donc leurs accès sont totalement différenciés. La liaison entre eux se fait par des passerelles accessibles en terrasse.



Hondelatte et Laporte architectes, plans des plots, Mantes-la-Ville, 2011

Si elle avait aménagé une chambre pour un tiers à l'extérieur du cercle commun, la maison de Méline aurait été assez proche de la référence. Afin de préserver les intimités, le projet de Mantes-la-Ville propose une chambre à destination d'un jeune adulte ou d'un ascendant à l'écart de l'appartement principal. Les activités en commun prennent place de façon classique au cœur de la maison.

Comme dans la maison d'Isabelle, le studio est réduit au strict minimum, chambre et toilettes, et son « détachement » physique évoque également les dispositions de chambre envisagées par Isabelle.

Ce dispositif répond parfaitement aux préoccupations liées à l'intimité et à la temporalités que supposent une cohabitation intergénérationnelles.

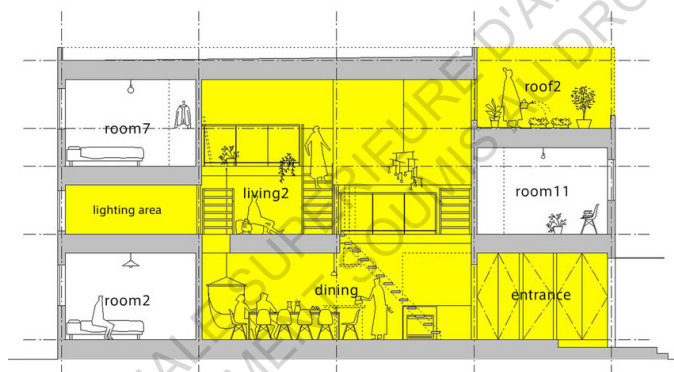


Plus on est de fous...

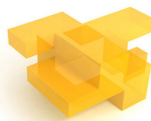
La Share House au Japon, conçue et réalisée par les architectes Jun Inokuma et Yuri Naruse, abrite 13 cohabitants.

« Le parti architectural consiste à distribuer au sein d'un grand volume simple les pleins et les vides de manière à construire entre les pièces (chambre, cuisine et salle de bain) un continuum d'espaces partagés libres et ouverts, que les cohabitants peuvent utiliser avec une certaine liberté. (...)

Cette grande maison, propose un dispositif spatial très fluide, car les parties publiques et privées se mêlent à chaque étage le long d'un parcours qui mène à une terrasse commune.»³³



Espaces privés






Espaces communs

Jun Inokuma et Yuri Naruse architectes, coupe et schémas de principe de la Share House, Nagoya-Shi, 2013

« L'amalgame » des espaces intimes et des espaces partagés, ainsi que l'accès unique en pied de bâtiment font penser aux dessins de Maman et Mona.

La Share House propose que l'espace commun vienne couper la maison dans sa hauteur et au centre afin de préserver l'intimité des chambres de chaque côté. Là où Mona et Maman ont envisagé cette zone « tampon » en alternance par étage. La terrasse commune en toiture appelle à la déambulation au travers des étages comme Mona l'a proposée dans son dessin.

Référence	Maman	Mona
		

Que les familles choisies imaginent des projets de cohabitations pour des raisons économiques, écologiques, pour répondre aux besoins d'un tiers, amis, famille ou simplement pour grandir, apprendre et partager, dans tous les cas, les groupes ne veulent plus subir des cohabitations dans des espaces qui ne sont pas adaptés.

A travers plusieurs projets réalisés, ces familles épaulées parfois par des architectes imaginatifs et en surmontant les contraintes administratives, se font Maître d'Usage. Ce nouvel acteur peut sans doute rassurer les financeurs et les collectivités dès qu'il s'agit de projets de logements adaptés aux nouveaux modes de vie et où l'implication des habitants est primordiale.

CONCLUSION

Retracer l'histoire sociale et architecturale qui a mené à ce que la place des grands-parents soient dans d'autres lieux qu'au sein de leurs familles, permet de déculpabiliser, et les grands-parents qui ne souhaitent pas encombrer les enfants, la belle-mère. Et les espaces inadaptés pour les recevoir, le canapé. Ce n'est pas de leur fait si l'architecture des logements n'a pas prévu de les accueillir tous les deux en même temps.

Cependant, au regard du chemin parcouru par les individus pour mener des vies bien à eux et non celles que leur prédestinait leur famille,

au regard du chemin parcouru par la famille nucléaire pour devenir une famille de cœur, une famille choisie où chacun a sa place et non plus un simple rôle,

au regard du chemin amorcé par les acteurs du bâtiment pour proposer des solutions de logements à divers profils de groupe, en respectant la spécificité et la temporalité de chacun,

il semble que « sa belle-mère sur le canapé » soit une situation moins incongrue.

Il est de plus en plus possible d'envisager d'offrir sa maison à ses parents pour les voir vieillir comme on l'offre avec évidence à ses enfants pour les voir grandir.

Concernant ma famille choisie et notre projet de cohabitation, comme une famille normale, nous vivons des changements de situation individuelle qu'il est important à prendre un compte.

Méline est en internat, elle vit cette expérience de cohabitation en tentant d'y prendre le meilleur : « *Depuis que je suis en internat, j'ai compris que ce n'est pas tous les jours simple, parce qu'il faut s'entendre avec tout le monde et qu'on ne peut pas toujours avoir ses petits moments à soi mais je pense que vivre en communauté peut vraiment nous faire grandir.* »

Mona a passé plus de la moitié de sa jeune vie dans la même ville et commence à s'y construire. Il est hors de question pour elle de déménager.

Maman est au chevet de papa. Avec le recul et au vu de leur situation aujourd'hui, déménager de leur chère maison aurait été une très mauvaise idée. Maman trouve dans la cohabitation à grande échelle qu'est leur petit village, soutien et réconfort.

Isabelle est bientôt en retraite, ce changement de statut, entraînera des envies ou pas...

Pour Monique, la cohabitation n'a jamais été une véritable option : « *Trop de contraintes* »

Corine et Caroline s'accomplissent dans leurs vies professionnelles et personnelles. Elles relèguent temporairement le projet qui n'est pas pour le moment une priorité.

Et moi, je suis contrainte, avec bonheur, d'obtenir mon diplôme à 800 km de ces joyeuses personnes.

Fin

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

BIBLIOGRAPHIE

Barbey (Gilles), *L'évasion domestique, essai sur les relations d'affectivité au logis*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 1990, 193p.

Bauhain (Claude), «Les familles bourgeoises françaises au XIX^e siècle : pratiques sociales et transformations de l'espace d'habitation», *Familles, modes de vie et habitat*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 156-177.

Bornarel (Alain), Gauzin-Müller (Dominique), Madec (Philippe), *Manifeste pour une frugalité heureuse*, rédigée le 18 janvier 2018. Disponible sur <https://www.nature.com/articles/541467-019-12808-z> [consulté le 02/02/2020]

Chollet (Mona), *Chez soi : une odyssee de l'espace domestique*, Paris, Zones, 2015, 330p.

Chollet (Mona), *Sorcières, La Puissance invaincue des femmes*, Paris, Zones, 2018, 240p.

Eleb (Monique), Bendimérad (Sabri), *Ensemble et séparément. Des lieux pour cohabiter*, Bruxelles, Mardaga, 2018, 395p.

Hirata (Kenya), Katô (Kunio), *La Maison en petits cubes, Vanves, Nobi ! Nobi !*, 2012, 48p.

Horne (Janet), «Le libéralisme à l'épreuve de l'industrialisation : la réponse du Musée social», *Le Musée social en son temps*, Paris, Presses de l'école Normale Supérieure, 1998, p. 13-25

Kaufmann (Jean-Claude), *Le cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*, Nathan, coll. « Essais & Recherches », Paris, 1997, 238 p.

Léger (Jean-Michel), Decup-Pannier (Benoîte), La famille et l'architecte : les coups de dés des concepteurs, *Espaces et sociétés*, 2005/1-2 (n° 120-121), pages 15 à 44

Marandola (Marthe), Lefebvre (Geneviève), *Cohabiter pour vivre mieux*, Paris, Lattès, 2009, 226p.

Oberlé (Cécile), *Les Maisons intergénérationnelles en Allemagne : pragmatisme et démarche citoyenne, Les enjeux démographiques en France et en Allemagne : réalités et conséquences*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2011, p. 157-171.

Paravicini (Ursula), Perrot (Michelle), *Habitat au féminin*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 1990, 177p.

Rosa (Hartmut), *Accélération : une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2013, 480p.

Serres (Michel), *Les Origines de la géométrie*, Paris, Flammarion, 2004, 337p.

Shorter (Edward), *Naissance de la famille moderne*, Paris, Editions du Seuil, 1977, 380 p.

Woolf (Virginia), *Une chambre à soi*, Paris, 10/18, 1996, 171p.

Podcast, *Désirs d'Architectes. Pourquoi choisir l'habitat partagé ?* [en ligne], Batiradio. Novembre 2020. Disponible sur <https://www.batiradio.com/podcasts/megatrends/usagers-habitants/habitat-partage/> [consulté le 30/03/2022]

Podcast : *Vieillir vivant ! Épisode n°5 : Mythes et réalités de l'habitat intergénérationnel* - 20 mai 2021, Disponible sur : <https://vieillirvivant-webinaires.lepodcast.fr/>, [consulté le 06/07/2022]

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR